

JEAN ISASA

# Au temps des culottes courtes

*(Aventures d'un gamin  
dans les années 1940 - 1944)*

Éditions Amalthée

# Au temps des culottes courtes

(Aventures d'un gamin  
dans les années 1940-1944)

*Récit*

**L'** auteur a passé une bonne partie de son enfance à Hendaye – dont il est natif – au cœur du Pays Basque, occupé par l'armée allemande dans les années 1940-1944, pointe extrême Sud du « Mur de l'Atlantique ».

Cette enfance fut particulièrement animée. Aussi, à travers une série de récits authentiques, tristes ou joyeux, impertinents ou émouvants, il a taché de faire revivre avec un groupe de gamins, sans peur – mais pas toujours sans reproches – le roman de cette enfance durant une période à jamais révolue.

14,30 €  
ISBN 978-2-310-02191-3  
[www.editions-amalthee.com](http://www.editions-amalthee.com)



Jean Isasa

# Au Temps des Culottes Courtes

(Aventures d'un gamin dans les années  
1940-1944)

*Récit*

*A mes petits-enfants Emile et Basile  
A ma petite-nièce Emilie  
A mes petits-neveux Jean-David et Alexandre  
A mon frère Pierre  
A mon vieux copain Jean*

*Avec mes remerciements  
à Irène Zéronian  
pour sa collaboration sans laquelle  
ce document n'aurait Jamais été mis en page.  
Auto-édition : 2014*

*Réédition électronique: Ph. Isidori déc. 2022*

## AVANT-PROPOS

Durant les années 1940-1945 la France a vécu l'une des périodes les plus tristes et les plus tragiques de son Histoire. J'ai eu la malchance et, paradoxalement, le privilège d'y passer une bonne partie de mon enfance.

En un temps où la radio était bien loin de sa vulgarisation, où quelques techniciens se penchaient, interrogatifs, sur le berceau de la Télévision, où les jeux vidéo, le numérique et l'internet n'avaient pas encore trouvé leur Christophe Colomb, que restait-il aux gamins de mon âge pour se distraire ?... Eh bien tout simplement : "le grand théâtre de la Nature"... et encore sous la haute surveillance de l'armée d'occupation !

Nous y confectionnions, de nos mains, des jouets à l'image de ceux que nous aurions souhaité avoir et, surtout, nous dressions des plans d'événements à mettre en œuvre, forcément exceptionnels, puisqu'ils étaient le fruit de nos inspirations ou de nos réflexions.

Avançant en âge, je me suis dit qu'il serait regrettable que disparaisse un jour dans l'oubli, faute de conteur, l'histoire de ces moments uniques, vécus par des gamins en **culottes courtes**, car je savais qu'ils ne se reproduiraient jamais plus et qu'ils constituaient malgré leur modestie, un timide témoignage de l'Histoire de notre pays.

J'ai donc pris mes souvenirs par la main et ensemble, nous avons tâché, à l'aide d'anecdotes, parfaitement authentiques, de faire revivre ce pittoresque roman de de notre enfance.

Mais ce document n'est pas un roman *classique*, il s'agit simplement du regroupement de récits, contant chacun une histoire, triste ou joyeuse, impertinente ou émouvante, reflets imagés d'une époque à jamais révolue.

J'ajouterais que celle-ci fût incontestablement le ciment d'une incomparable camaraderie et le socle de caractères affirmés, fait de volonté et de solidarité partagée, aptes à affronter d'autres combats plus sérieux ceux-là : ceux de la vie.

## OCCUPATION OU COHABITATION ?

C'était une magnifique matinée de la fin juin 1940. L'air était doux et le soleil radieux caressait la cime des grands pins qui bordaient la rue principale longeant le terrain de sport. Enfin, disons plutôt longeant le vaste champ d'herbes folles dans lesquelles émergeaient deux doubles poteaux blancs en forme de H, et une étroite tribune quelque peu délabrée. Depuis le début de la guerre, on ne jouait plus beaucoup au rugby à Hendaye...

Du haut de mes dix ans, je me hâtai vers la *Coopérative* pour chercher le litre d'huile que ma grand-mère m'avait demandé d'aller acheter. Une main dans la poche de mon pantalon, j'y jouais distraitement avec les cinq ou six pièces de un sou (percée chacune par un trou !) destinées à mon achat. Mais mes pensées étaient ailleurs.

Les nouvelles étaient mauvaises. Selon ma mère, informée par ses collègues (nous n'avions ni journaux, ni radio), l'armée allemande, partout victorieuse, progressait dans toute la France, balayant ce qui restait de l'armée française.

Pensivement, je songeais à mon père. Qu'allait-il devenir ?... Où était-il ?... Nous étions sans nouvelles. Nous savions seulement que, dès sa mobilisation, il avait été affecté au fonctionnement d'une poudrerie implantée dans les environs de Bordeaux. Mais c'était tout. Aucune lettre depuis plus d'un mois...

J'arrivais à la *Coopérative*, petite boutique d'alimentation que nous appellerions aujourd'hui *Supérette*, mais qui était loin d'en avoir le standing actuel ! Mais enfin, il y avait l'essentiel. Hormis quelques boîtes de conserve et de rares pots de confiture, rangés sur deux ou trois étagères, on y trouvait, en vrac, dans de sac de jute bien alignés : des

pommes de terre, des carottes, des haricots, des lentilles, etc... bref, toute la base de notre alimentation provinciale. Le vin était tiré à la barrique dans des bouteilles *consignées*. Les eaux minérales étaient inexistantes et nos actuels *jus de fruit* se limitaient à quelques bouteilles de limonade de un litre.

Je payai ma bouteille d'huile et sortis en mâchonnant un morceau de *bois de réglisse* que ma grand-mère m'avait autorisé à acheter.

J'arrivais au carrefour d'Ondaraïtz, à quelques pas du magasin que je venais de quitter, quand soudain, dans un nuage de poussière, je vis apparaître roulant à vive allure, une voiture décapotable, avec deux occupants. Elle s'arrêta net devant moi (il est vrai que j'étais tout seul !). Complètement médusé, serrant bien fort la bouteille d'huile contre ma poitrine, je vis jaillir du véhicule un soldat poussiéreux portant une casquette militaire cernée par une grosse paire de lunettes en mica. Sa culotte bouffante de *cavalerie* me laissa supposer qu'il s'agissait d'un officier. Il se campa devant moi et dans un langage totalement incompréhensible, dans lequel émergeaient toutefois quelques mots de français, il me demanda quelque chose... Perplexe, je restai bouche bée. Il se reprit, parla plus lentement en joignant le geste à la parole. Alors, je finis par comprendre qu'il cherchait un endroit où l'on pouvait trouver à boire... Sans un mot, je lui indiquai du doigt la boutique d'où je venais de sortir. Il me remercia d'un sourire et s'en alla en compagnie de son compagnon de route me laissant seul près de leur voiture fumante. Complètement atterré, je compris soudain que je venais de parler à un Allemand...

Prenant mes jambes à mon cou, je fonçai en direction de la maison et arrivant tout essoufflé, je criai à ma grand-mère :

- Mamé! Mamé ! les Allemands sont là, je viens de parler à l'un d'eux...



Et, en bafouillant d'émotions, je lui contai mon histoire. Interrogatif, je regardai ma grand-mère, attendant sa réaction... Elle ne me dit rien et pour la première fois, je vis deux lourdes larmes couler sur ses joues... Me prenant dans ses bras, elle me serra très fort. Attristé, je jetai un regard vers mon petit frère qui, sans souci, échappant encore à ce drame, continuait à jouer avec ses boîtes...

Je sentais confusément qu'une époque nouvelle allait s'ouvrir et que certainement rien ne serait plus comme avant.

Dès cet instant, les événements commencèrent à se bousculer. D'abord une grande joie : le soir même de ma rencontre avec les premiers éléments allemands, mon père avait pu nous rejoindre muni d'un précieux feuillet de démobilisation. Beaucoup plus tard, je compris qu'il avait eu de la chance d'avoir un capitaine qui avait fait preuve d'une heureuse initiative : devant la déroute de nos armées, la démobilisation de son régiment lui avait évité d'être fait prisonnier, comme le furent plus de deux millions de nos compatriotes.

Le reste fut beaucoup plus triste.

On assista tout d'abord à un déferlement de réfugiés qui, fuyant les Allemands, avaient fini par être rejoints et dépassés par ceux-ci. La frontière avec l'Espagne étant inexpugnable, la ville de Hendaye constituait un inévitable butoir. Tout le monde s'y entassait. Puis, les troupes allemandes arrivèrent : d'abord des blindés, puis des fantassins. Tout cela respirait force et discipline ! Et le désordre ambiant fut vite réglé ! Tout ce qui convenait aux vainqueurs était immédiatement réquisitionné et occupé, de gré ou de force. Quant aux réfugiés, ils furent *garés* je ne sais où ; en tout cas, ils disparurent.

Dans ma petite tête, je songeai encore aux séquelles de la Révolution d'Espagne que j'avais vécues : Irun et Fontarrabie,

villes frontière, en flammes, les combats acharnés entre républicains et franquistes autour de la petite chapelle de Saint Martial qui surplombait la Bidassoa, les bombardements des forts du Jaizquibel par deux navires de guerre ancrés au large des côtes hendayaises et le tragique afflux des réfugiés d'Espagne : femmes, enfants, blessés, avec de pauvres bagages disparates qui fuyaient, en France, le carnage espagnol.

Ainsi, la guerre allait continuer ? Depuis l'âge de 6 ans, je la vivais... Et puis, quelles seront nos relations avec les occupants allemands dont on nous avait dit le plus grand mal ? Comment se comporteront-ils ? Quel sera notre avenir... À dix ans, on ne peut que se réfugier dans une attente interrogative... Mais, paradoxalement, je n'appréhendais pas cet avenir... C'est sans doute ce qu'on appelle *l'innocence de l'enfance*.

En fait mes rapports avec les Allemands furent dirons-nous très contrastés. Bien entendu, je ne les évoquerai ici qu'à partir de mon *vécu* d'enfant, à travers quelques histoires que j'ai sélectionnées, échelonnées dans le temps, comme étant les plus significatives et les plus représentatives de la relation *enfant français et soldats allemands*.

Alors, commençons...

Un beau matin, c'était un jeudi, jour de congé (à l'époque ce n'était pas le mercredi et nous avions classe même le samedi !), je fus réveillé en sursaut par un infernal bruit de bombardement et de mitraillage.

Je savais ce que cela signifiait : les Allemands simulaient un exercice de débarquement.

Je bondis hors de mon lit, enfilai chemise et culotte, bus au passage mon café au lait, et sous l'œil réprobateur mais impuissant (!) de ma grand-mère, me voilà dehors, fonçant

chez Jeannot qui, lui aussi, était déjà prêt. Mais pourquoi ce fébrile engouement de notre part pour ce simulacre de bataille ? Tout simplement parce que les Allemands nous rachetaient, au poids, les douilles en laiton des *balles à blanc* qui étaient tirées durant la durée de l'exercice ! Oh ! cela ne nous était pas payé bien cher mais à l'époque rien n'était négligeable. Personnellement, je remettais l'intégralité de mon gain à ma grand-mère, grande trésorière de la famille, qui me retournait quelque menue monnaie à titre de... récompense !

Le rachat de ces douilles se faisait à la Feldgendarmerie allemande, située près de la Mairie, où un imperturbable préposé en uniforme pesait notre tas de ferraille et nous délivrait un *bon* que nous allions encaisser dans un petit bureau attenant.

Voilà pour la démarche, mais pour l'instant ce qui importait c'était de récupérer un maximum de douilles, d'autant plus que, bien entendu, les "*Masques Jaunes*", nos *ennemis* dont j'aurai l'occasion de vous reparler, étaient aussi dans le coup, (mais dans de telles circonstances, il y avait toujours un armistice tacite entre nous).

En premier lieu, il s'agissait de bien repérer l'emplacement des fusils-mitrailleurs et des mitrailleuses lourdes, car leur gros débit en consommation de munitions entraînait évidemment d'imposants tas de douilles ! Nous voilà donc partis Jeannot et moi, courbant instinctivement l'échine sous la mitraille, bien que théoriquement, nous ne risquions pas grand chose puisque les tirs étaient à *blanc* ! Enroulé sous le bras, nous avions chacun notre sac pour entreposer notre butin. Ces sacs, faits de papier tressé fort résistant, étaient fabriqués par les Allemands. D'une capacité d'environ trente litres, ils étaient destinés à être remplis de sable pour

constituer les parapets des tranchées. Ceux que nous utilisions et que l'on dénommait "*Sacs Pétain*", nous les avions *chopardés* aux Allemands. Mais pourquoi cette appellation "*Sacs Pétain*" ? Là, il me faut ouvrir une parenthèse historique. Au moment de la débâcle française de Juin 1940, les Parlementaires français, siégeant en séance extraordinaire, avaient, avant de se disperser, remis la direction de la France entre les mains du Maréchal Pétain, héros de la guerre 1914/1918, (notamment à Verdun). Mais usé par l'âge, (il avait 86 ans), *il ne faisait pas le poids* face aux Allemands et aux politiciens français, partisans d'une entente avec l'Allemagne nazie...

Pour de nombreux Français, la gloire passée du Maréchal en faisait une icône, un sauveur ! Mais pour d'autres, - dont mes parents - c'était simplement un glorieux fantoche soumis à l'autorité allemande et c'était donc par dérision, que nous appelions "*Pétain*" les sacs de tranchées fabriqués par les Allemands !

Mais, j'en reviens à nos manœuvres. Les combats faisaient rage : d'un côté les "*verts*" reconnaissables au brassard de cette couleur qu'ils portaient au bras gauche, de l'autre, les adversaires, au brassard "*jaune*". Nous eûmes vite fait de repérer les *poids lourds*, fusils mitrailleurs et mitrailleuses. Dès qu'ils se déplaçaient, au gré des combats, nous rampions jusqu'aux emplacements quittés pour remplir nos sacs avec fébrilité. A un moment, débouchant tout courbés sous le porche de l'église, nous essayâmes une rafale de fusils-mitrailleurs, tirée presque à bout portant ! On a beau se dire que c'est du *tir à blanc* (les balles sont simplement en bois) cela fait quand même une drôle d'impression d'être pris pour cible ! Aussi, c'est avec une vitesse inégalée que nous battîmes en retraite, mettant une prudente distance entre nous et les combattants !

Les combats continuaient et, côte à côte, Jeannot et moi, continuions à remplir consciencieusement nos sacs... Tout à coup, débouchant de je ne sais où, apparut sur la route, une femme à bicyclette. C'était une collègue de travail de ma mère, que je connaissais bien. Manifestement, elle n'en menait pas large au milieu de tout ce vacarme ! Aussi, pour m'amuser, je lui criai :

- Attention, Madame, "*ils*" vont vous tirer dessus !

À cet instant, surgissant d'un repli de terrain, je vis apparaître, casqué, un sous-officier allemand, reconnaissable aux deux galons en V argenté qu'il portait sur la manche gauche de son uniforme.

D'un pas assuré, il se dirigea droit sur moi, s'arrêta, dégaina son lourd pistolet et, à bout de bras, en dirigea le canon sur mon front !... Tétanisé, je fixais avec effroi ce trou noir pendant que le porteur de l'arme m'adressait une bordée d'injures, totalement incompréhensibles, mais dont le ton hargneux et guttural me glaçait le sang ! Je me disais, en fermant les yeux : "*ça y est, tu es foutu*" ! Et puis, par miracle, un éclat de voix retentit, bref et impératif ; j'ouvris les yeux pour voir apparaître un officier allemand qui, brièvement, intima un ordre au sous-officier. Ce dernier, comme à regret, rabaissa son arme et la rengaina. L'officier ne me regarda même pas et se retira à pas lents, suivi par son subalterne. Ce dernier se retourna me jetant un regard haineux et c'est alors que je remarquai que ses pattes de col portaient l'insigne SS. C'était le signe indicatif des troupes d'élite de l'armée allemande, rendues tristement célèbres par leur cruauté et par leur mépris... de la vie d'autrui. Aurait-il tiré ce sous-officier?... Personne ne saurait le dire, mais quand on pense aux massacres perpétrés par ces sinistres soldats à travers l'Europe occupée (notamment à Oradour, en France) il est

permis de s'interroger... En tout cas, ce fut - et ça reste - le plus grand effroi de mon existence ...

La seconde histoire, disons-le de suite, est beaucoup moins angoissante ! A proximité de nos maisons, je parle de celle de Jeannot et de la mienne, existait une menuiserie dirigée par Edmond Bertière, personnage haut en couleur, à la grosse moustache grise. Ancien combattant de la guerre du Rif, lors de la pacification du Maroc, il avait conservé la rudesse du spahi qu'il avait été ! De petite taille, sa voix tonitruante nous amusait beaucoup plus qu'elle ne nous effrayait quand il s'agissait de nous sermonner à la suite d'une des multiples tracasseries dont nous étions coutumiers à son égard ! Lorsque Pierre, mon petit frère fut un peu plus âgé et que son autorité commençait à s'affermir, il l'avait surnommé "*cacahuète*" à la suite d'une algarade qu'il avait eue avec lui. Depuis il avait conservé ce surnom ! Donc durant l'occupation, cette menuiserie partiellement réquisitionnée par les Allemands, permettait à un soldat de la Wehrmacht, dénommé Hans, de venir y *travailler du bois* durant la journée. Hans était vraiment ce que l'on peut appeler un brave type ! Légèrement bedonnant, le calot un peu trop étroit sur sa grosse tête au sourire affable, le *coupe-chou* (baïonnette allemande) réglementaire battant régulièrement sa hanche gauche, il sciait, rabotait, clouait, à longueur de journée. De toute évidence, pour lui, la guerre était un lamentable *accident* qui l'avait propulsé à des milliers de kilomètres de chez lui et de sa famille. Certainement père de famille, il aimait beaucoup les enfants et nous avait spontanément adoptés. Son affection était d'autant plus appréciée qu'il avait à sa disposition un large chariot à quatre roues cerclées de fer... avec lequel il nous permettait de jouer ! Ainsi, grâce au grand timon amovible qui en

permettait la direction, ce chariot nous donnait l'occasion, à grand renfort de rires et de cris, de dévaler la rue légèrement en pente qui traversait notre quartier. Ce jour-là, avec Jeannot, nous décidâmes de tenter de battre un record : celui de la plus grande vitesse réalisée pour aller de chez "*Marie Victor*" (haut de la rue) à la menuiserie (bas de la rue). Nous remontâmes donc lentement la rue en tirant notre chariot. En haut, nous le retournâmes pour le placer dans le sens de la descente. Jeannot prit le timon et desserra le frein (ce dernier était constitué d'une espèce de tourniquet qui agissait sur une *semelle* dont le rôle était de bloquer ou de débloquer la roue avant gauche du chariot). Je pris mon élan et poussai le chariot de toutes mes forces, et hop, je sautai à l'intérieur. Le chariot partit en flèche et sous l'effet de la pente alla en s'accélégrant. Les façades des maisons défilaient de plus en plus vite... ce qui ne fut pas sans m'inquiéter...

- Jeannot ! freine un peu, criais-je ! Pas de réponse. Je voyais Jeannot qui s'activait sur son frein...

- Jeannot ! freine, freine, bon sang ! A cette allure, on va finir par *s'escagasser* ! (s'écraser)

- Impossible, Jean, le frein est bloqué ! me répondit-il sans se retourner.

Tout le reste se déroula *en accéléré*... Le chariot déboulait à une vitesse toujours plus grande... Arrivé devant la menuiserie, Jeannot, par réflexe irréfléchi, donna un violent coup de timon sur la droite, pour freiner l'élan du véhicule en visant une pile de planches. Par malchance, il la manqua, mais... pas moi ! Jeannot avait tourné, mais moi je continuai seul le chemin tout droit. Je partis la tête la première dans la pile de planches manquée par Jeannot et qui fut complètement disloquée ; la tête sous les bras, je poursuivis ma course en fauchant un tas de chevrons dont le beau rangement vola en éclats, pour achever ma course dans un

volumineux entassement de sacs de plâtre, qui par un heureux (!) hasard se trouvait là. Jeannot de son côté ne restait pas inactif : accroché à son timon, il percuta de plein fouet la porte d'entrée de la menuiserie qui, littéralement, se volatilisa! (d'autant plus qu'elle était en verre épais jusqu'à mi-hauteur...). Ne s'arrêtant pas pour si peu, il finit par stopper net en heurtant la scie mécanique... où précisément travaillait Hans ! Projeté hors du chariot par le choc, Jeannot alla s'enfouir dans un providentiel tas de sciure qui amortit sa chute ! Là, Hans, se montra *héroïque* !...

Délaissant sur le champ son ouvrage, il s'efforça, avec beaucoup de compassion, de relever mon copain quelque peu sonné, et cela, sans le moindre reproche ! Ce qui est incroyable !

Puis tous deux se mirent à ma recherche, pour me retrouver assez contusionné, assis sur le bord du trottoir, au milieu d'un amas de planches blanchies par le plâtre échappé des sacs éventrés... Ils me relevèrent à moitié KO, avec nombre d'ecchymoses généreusement réparties ! Puis, comble d'attention, Hans, alla chercher son bidon pour nous faire boire une large rasade... d'eau !

Eh bien ! Deux jours plus tard, Hans, avait refait une porte toute neuve. Bien entendu, il nous avait aidés à remettre toutes les planches en ordre... et comble de générosité, nous conservâmes l'autorisation de continuer à jouer avec le chariot ! Il est certain que si Edmond Bertière avait été là au moment de l'incident, son comportement à notre égard eut été très certainement empreint de beaucoup moins de complaisance... De toute évidence, Hans, n'était sûrement pas un SS ! Aussi il conserve une place de choix parmi les acteurs de mes souvenirs d'enfance !

Passons à cette troisième histoire...



- Dis donc, Jeannot, elle n'est guère brillante notre pêche d'aujourd'hui !

Tête contre tête, nous regardâmes l'intérieur de notre sac au fond duquel frétilaient encore trois ou quatre muges (mulets en français !)

- Bah! tu sais Jean, c'est ça la pêche : un jour, c'est la "*fiesta*" et le jour d'après, c'est la "*purée*" !

Incontestablement, aujourd'hui c'était *le jour d'après* !

- Et puis, tu veux mon avis ? Nos baleines ne valent rien ! Et le voilà parti d'un grand éclat de rire.

Je regardai quand même avec compassion, nos dix baleines de parapluie qui s'étaient montrées si stériles... Mais, allez-vous dire, qu'est-ce que cette *pêche à la baleine de parapluie* ? Eh bien, voilà : à cette époque, où il n'y avait ni port de plaisance, ni chantier de réparation de bateaux, ni parkings, ni autre "*plein de choses*", la Bidassoa, sereine, était à marée basse sillonnée par de multiples petits canaux, peu profonds, domaine privilégié des crabes et des crevettes grises. A marée montante ces petits canaux s'emplissaient lentement d'eau et les muges, venant du large, y pénétraient en quantité, faisant frissonner la surface de l'eau par la frénésie de leurs évolutions...

C'était le moment idéal pour planter nos baleines dans le sable des canaux... On y accrochait, à partir du haut, un bout de cordonnet (le nylon n'existait pas !) complété à son extrémité par un hameçon amorcé avec un ver de vase. Bien entendu, il ne fallait pas que l'amorce touche le sable du fond, car les crabes et les crevettes en auraient vite fait leur casse-croûte ! Mais pourquoi utiliser des baleines ? Parce que c'est un accessoire solide, imputrescible, tout en étant souple dans sa rigidité. Ceci fait, il ne nous restait plus qu'à attendre en observant - du bord - nos baleines dans l'eau montante. Dès qu'elles se courbaient en soubresauts continus, cela signifiait

qu'un muge était pris! Voilà ce qu'était "*la pêche à la baleine*". Mais ce jour-là, comme je le disais, la pêche était triste... les muges n'avaient pas apprécié nos vers ! En remontant tranquillement vers la maison, nous avons pris l'habitude de nous arrêter devant l'unique pâtisserie d'Hendaye-Plage installée à proximité du *rond-point du Palmier*. Cela nous permettait d'admirer avec envie, le nez collé à la vitrine, l'alignement provocateur de magnifiques gâteaux, spectacle d'autant plus attrayant que tout cela nous était interdit ! Seuls les Allemands, et encore essentiellement les *gradés* y avaient accès. Les nombreux *troufions* de la Wehrmacht étaient logés à peu près à la même enseigne que nous ! Ce jour-là, quand nous arrivâmes devant la vitrine, nous vîmes à l'intérieur, quatre officiers, tête nue, qui à grand renfort de rires, dégustaient ces délicieuses pâtisseries en buvant un chocolat fumant. Nous regardâmes évidemment avec envie, ce spectacle, ô combien tentateur ! Soudain, nous apercevant, l'un des officiers nous fit un appel de la main...

Notre première réaction fut de déguerpir... mais, au fond, comme ces Allemands n'avaient rien d'agressifs et qu'en l'occurrence nous n'avions rien à nous reprocher : y a-t-il une faute à dévorer du regard ce qui est tentant ? Nous restâmes donc sur place. Alors devant notre immobilité, l'officier en question se leva en souriant, ouvrit la porte et par son entrebâillement, nous fit signe d'entrer. Ce que nous fîmes...

Dans un français parfait, teinté seulement d'un léger accent, il nous dit, en montrant le somptueux tapis de gâteaux :

- Allez-y les enfants, choisissez...

Interloqués, nous nous regardâmes, Jeannot et moi. Était-ce possible qu'un officier allemand puisse nous offrir une pâtisserie ? A l'époque, la méfiance était la pièce maîtresse

de notre arsenal sentimental... vis-à-vis des troupes d'occupation.

- Alors les enfants, faut-il que je choisisse pour vous ?...

Les yeux écarquillés d'étonnement devant une telle aubaine, devant tant de bonnes choses si gentiment offertes, nous choisîmes !

Jeannot prit un somptueux baba au rhum. Moi, je jetai mon dévolu sur une plus discrète tartelette aux fraises baignant dans une crème qui semblait me tendre les bras !

La pâtissière mit tout cela dans un petit sac de papier, imitation dentelle, qu'elle nous tendit en souriant.

Nous merciâmes timidement nos *ennemis* et partîmes en grandes enjambées jusqu'au coin de la première rue. Là, assis sur le bord du trottoir nous découpâmes en deux chacun de nos gâteaux que nous dégustâmes avec une savoureuse lenteur... histoire de faire durer le plaisir...

- Dis, Jean, le mien était peut-être plus gros, mais je reconnais que le tien était meilleur !

- Alors, Jeannot, pas de problème, ... on y retourne !

Grand éclat de rire ! Mais il faut reconnaître que nos muges avaient subi une sacrée dévaluation après un tel *gala* !

Ce jour-là, l'*occupant* avait incontestablement *marqué des points* et était remonté dans notre estime... c'est ce qu'on appelle *la reconnaissance du ventre* !!!

Mais passons à autre chose.

De toute évidence, durant l'occupation allemande, le problème fondamental était celui de l'alimentation. En fait, tout était rationné. Ainsi, le plus clair de la production agricole française, céréales et produits d'élevage (bœufs, porcs, moutons, etc...) étaient réquisitionnés pour l'armée allemande.

Nous savions que nos parents se *serraient un peu plus la ceinture* pour que mon jeune frère Pierre et moi-même puissions bénéficier d'une rallonge de nourriture, et en particulier de pain. A l'époque, si mes souvenirs sont exacts, la population française était divisée en sept catégories, avec cartes d'alimentation correspondantes. Il y avait :

- les E (les enfants de moins de 1 an),
- les J1 (les petits enfants de 1 à 5 ans) donc mon frère, bénéficiant d'un lait parcimonieux,
- les J2 (les enfants de 6 à 13 ans), comme Jeannot et moi, qui n'avaient droit qu'à 100 grammes de pain par jour et d'un peu de viande ou de lard,
- les J3 (les jeunes de 13 à 21 ans) gratifiés de 150 grammes de pain par jour et d'un peu plus de viande
- les T (mon père et ma mère) et les C (les cultivateurs) étaient limités à 200 grammes de pain par jour et une ration de viande légèrement supérieure aux J3.
- Enfin, les V (ma grand-mère) avaient la dotation la plus congrue.

Toutes les distributions faisaient l'objet d'interminables files d'attente devant les magasins d'alimentation : les fameuses *queues* !

Le beurre, l'huile, le vin, le poisson, les légumes, etc... étaient distribués selon les arrivages, mais toujours avec tickets et en quantité limitée.

Là, j'ouvre une petite parenthèse.

Parmi les quelques attributions qui m'incombaient (par exemple: aider mon père à faire le jardin, aller ramasser du varech au bord de la mer - en zone autorisée - donc très limitée, pour faire du *fumier*, etc...), ma mère m'avait investi d'une mission majeure : à la sortie de l'école à midi et avant de rejoindre la maison, je devais prendre chez le boulanger, le pain de la journée. Pour ce faire elle me remettait

précieusement le nombre de tickets correspondant au poids de pain que je devais ramener. De la grandeur d'un timbre-poste, nous avions ainsi des tickets de 25 grammes, 50 grammes ou des tickets "*lettre*" T, qui eux étaient les plus précieux car ils représentaient 200 grammes de pain chacun !

Mais dans ma petite tête, j'avais monté une *combine* ! J'avais remarqué que la boulangère complètement débordée sur le coup de midi, ne savait où donner de la tête : elle devait non seulement récupérer les tickets, qu'elle entassait dans son tiroir-caisse, mais également couper et peser avec précision pour chacun des clients, les poids de pain correspondant aux tickets remis. Dans la pénurie, les grammes de pain *pesaient lourds* !

Aussi dans sa précipitation, j'avais observé que quelques tickets s'échappaient de ses mains et tombaient à terre, au pied de la caisse. Je ne pouvais évidemment pas me baisser pour les ramasser car tout le monde m'aurait vu... et de plus, c'était une zone interdite aux clients !

Or, il se trouvait que devant la boulangerie, il y avait un trottoir en fort mauvais état et une flaque d'eau demeurait en permanence dans l'une de ses déféctuosités. Aussi, avant d'entrer dans la boulangerie, j'allais régulièrement y tremper la semelle de ma chaussure droite. Entré dans la boutique, j'allais directement attendre mon tour à proximité immédiate du tiroir-caisse. Coup d'œil discret et si je remarquais qu'un ou des tickets traînaient sur le sol, j'allongeais discrètement ma jambe et posais négligemment sur les "*fugueurs*", ma semelle mouillée... Le tour était joué! Je sortais en marchant sur mon talon droit, semelle au ras de sol, et dehors, à l'abri des regards, je récupérais mon butin collé sous ma chaussure ! Évidemment le *Jackpot* était la récupération de tickets "*lettre*".

Savez-vous qu'à ce petit jeu, j'ai parfois sensiblement amélioré notre dotation journalière de pain ?

Personne, sauf mes parents, n'était au courant de mon astuce... pas même Jeannot ! Donc, en dehors de nos combats et des diverses aventures dont nous étions coutumiers, notre devoir tacite - à nous gamins - était de ramener quelque chose de plus à manger à la maison !

Dans cette optique, Jeannot et moi, guettions notamment avec impatience, tous les deux jours, le passage du chariot allemand de ravitaillement de la garnison installée au Nid Marin (éperon rocheux dont je vous reparlerai).

C'était un gros chariot à quatre roues de bois cerclées de fer (comme celui de Hans) mais plus important et doté, lui, d'épaisses ridelles. Il était tracté par un imposant percheron de teinte blanchâtre, que guidait avec nonchalance un *vétéran* de la Wehrmacht, juché sur un siège en surplomb, à l'extrémité du véhicule.

Dans ce dernier s'accumulaient selon les livraisons à effectuer, des carottes, des navets, des topinambours, des poireaux... mais aussi, et surtout, de grosses pommes de terre...

Dès que nous entendions le pas lourd et bruyant du percheron, nous nous planquions dans le massif de roseaux proche de chez *Marie Victor* (je vous reparlerai plus loin de ce personnage). Le chariot arrivait, passait devant nous et alors, hop ! nous bondissions hors de notre cachette. L'un de nous deux s'agrippait à la ridelle arrière et, passant la main au travers, faisait tomber sur la chaussée une appréciable quantité des légumes transportés que s'empressait de ramasser celui qui n'était pas préposé au *chopardage*.

Bien entendu, pour répartir équitablement les *risques*, nous inversions les rôles, d'un passage à l'autre du chariot !

Mais il faut reconnaître que, de toute évidence, le conducteur du chariot n'était pas complètement dupe de notre manœuvre et pour nous le prouver, il nous envoyait de temps à autre un large coup de fouet qui passait bien au-dessus de nos têtes ! Mais nous nous méfions tout de même à chaque opération, car rien ne ressemble plus à un uniforme qu'un autre uniforme... surtout quand ils sont, de coupe et de couleur, identiques. De plus, un conducteur *tolérant* pouvait être remplacé par un autre, qui le serait moins...

Aussi, avec quel air triomphant rapportais-je, chaque fois à ma grand-mère quelques dizaines de pommes de terre ou de carottes (après partage équitable avec Jeannot évidemment !).

Autre aventure, un peu particulière, celle-là !

Un jour, rentrant de l'école et passant devant l'église Sainte Anne - du nom de notre quartier - je fus interpellé par l'abbé Simon, curé de la paroisse, qui me dit à peu près ceci :

– Voilà, Jean, j'en ai parlé à ta grand-mère qui est entièrement d'accord, accepterais-tu d'être *enfant de chœur* avec moi ?

Je restai un moment perplexe car j'étais tout à fait à l'opposé du dicton *sage comme un enfant de chœur* !

Enfin, après une courte réflexion et comme je savais que cela allait faire très plaisir à ma grand-mère, que mon frère et moi adorions dans sa rigoureuse affection, j'acceptai !

Je ne relaterai pas ici mes tribulations dans mes nouvelles fonctions car elles furent, ô combien nombreuses... et pas toujours dans l'axe de la sagesse ! Mais elles avaient d'autant plus de piquant que l'autre enfant de chœur recruté par l'abbé Simon était. . . Albert, un des *fleurons* de l'équipe des "*Masques Jaunes*" : adversaires à l'extérieur mais complices à l'intérieur de l'église ! Telle était la situation ! Le pauvre

Tintilin, le sacristain, notre tuteur en quelque sorte, ne savait plus toujours à quel saint se vouer pour limiter nos esclandres !

Entre autres, nous dégustions en cachette le bon *vin de curé* (du Sauternes !), que nous remplacions par de l'eau ; nous avalions maintes quantités d'hosties (*non consacrées*), mets sans saveur par leur manque d'épaisseur !

Nous avions aussi une manière très particulière d'allumer les tablettes d'encens, résine odorante, très utilisée dans le rituel catholique de la messe et qui présentait la particularité de dégager un très agréable parfum en se consumant. La coutume voulait que ces tablettes soient *allumées* avec délicatesse grâce à un balancement lent et régulier d'un appareil dans lequel elles se trouvaient et dénommé l'encensoir. Ce dernier était donc doté de trois chaînettes aboutissant à un anneau que l'on tenait entre les doigts (ce qui permettait le balancement !). Évidemment, nous avions pris avec Albert l'habitude de transformer le balancement en un étourdissant tourniquet, type hélice d'avion ! C'était beaucoup plus rapide et amusant ! Et ce qui devait arriver, arriva. Un jour, le petit anneau céda et l'encensoir, transformé en fusée se fit un passage fracassant à travers un vitrage de la sacristie pour aller choir au milieu de la chaussée où il se disloqua complètement au contact du bitume.

Dire que l'abbé Simon et Tintilin en furent ravis serait présomptueux, et la bénédiction à laquelle, Albert et moi eûmes droit n'eut rien de pastorale ! Mais notre plaisir absolu était de sonner les cloches le dimanche pour appeler les *fidèles* ! Quelle ivresse de se laisser emporter dans l'espace, suspendu à la corde d'une cloche ! Le regretté Robert Derry et sa femme Colette Brosset, ont réalisé une scène d'anthologie en restituant cette ambiance inénarrable dans leur fameux film burlesque "*Les branquignols*" !



Et puis, un jour, alors que nous étions seuls dans la sacristie, l'abbé Simon vint s'asseoir devant moi et me dit :

– Dis-moi, Jean accepterais-tu de servir la messe à un aumônier allemand ? La *Kommandatur* vient de m'en faire la demande. Je dois permettre à un aumônier de dire la messe dans notre chapelle, mais il est seul... Tu n'y es pas obligé. Je peux seulement t'affirmer que ce n'est pas un nazi !

Dans ma petite tête de gamin, cela me posait évidemment un sacré problème. Tout comme ma famille, je savais que l'abbé Simon n'était pas pro-allemand. D'ailleurs, du haut de sa chaire, ses sermons du dimanche faisaient autorité et remplissaient notre petite église d'auditeurs attentifs. Beaucoup de ses propos m'échappaient, mais aux dires des assistants, il ne manquait jamais, à mots à peine couverts, de fustiger la politique de collaboration menée par notre gouvernement, les mesures anti-juives, les arrestations arbitraires, les déportations (et encore ignorions-nous à l'époque, les exterminations massives), etc... Tant et si bien qu'il finit par être arrêté par la terrible Gestapo, puis déporté au camp de Dachau où il mourut...

Mais revenons à mon problème. J'hésitai longtemps, puis je finis par accepter, non par bonté de cœur, mais je l'avoue, par vil intérêt ! Je me disais que je devrais avoir là l'occasion - supposée, bien entendu - d'améliorer mon ordinaire, par quelques *cadeaux* de remerciements ! Et, ma foi, mon calcul s'avéra exact ! Le père Halder, aumônier, ne manquait jamais de me remettre, quand il le pouvait, des tranches de pain KK (pain militaire), de la marmelade de pommes, du saucisson, et parfois, friandise suprême, du chocolat ! Grand, blond, portant lunettes, toujours impeccable dans son uniforme de soldat, le revers de sa veste seulement agrémenté d'une discrète croix, le père Halder inspirait le respect par la douceur de sa voix et la tristesse de son sourire.

Le seul "hic" que je rencontrai, ce fut Albert!

- Dis, Albert, voilà, j'ai à te dire que je vais *servir* la messe à un aumônier allemand ...

Soit par sincérité, soit par jalousie (j'opterais plutôt pour ce dernier sentiment, connaissant Albert !...) il m'envoya une bordée d'invectives et termina par le qualificatif de *collaborateur*. Là, c'était la pire des injures, celle qu'on ne pouvait pas tolérer à pareille époque !

Aussi par un réflexe - bien réfléchi - je lui assénai un violent crochet du droit qui le fit tituber quelques pas en arrière. Baissant la tête, il riposta en me percutant en pleine poitrine, ce qui me fit choir sur mon postérieur ! Je me relevai plus furieux que jamais et le combat s'engagea... C'était en quelque sorte de la boxe à la française : pieds, poings, coups de tête... en fait tout était permis (mais nous en avons l'habitude !).

Attiré par le bruit et les jurons très imagés qui accompagnaient chacun de nos coups, Tintilin accourut pour nous séparer, mais sa taille et sa corpulence (il devait peser 40 kilos tout mouillé) ne faisaient pas le poids ! Évitant les coups perdus, il s'en retourna vivement à la sacristie et apparut alors la haute stature du père Simon qui eut tôt fait de ramener le calme et, nous prenant l'un et l'autre par le collet, s'exclama:

- Regardez-vous un peu, bougres de garnements ! Quel gâchis ! Comment voulez-vous servir la messe avec des têtes pareilles !

Il est vrai qu'Albert et moi étions dans un piteux état car bien des coups avaient porté !

Conclusion : L'abbé Simon célébra la messe avec deux remplaçants, mais aucun des deux protagonistes que nous étions ne pipa mot sur l'objet du conflit !

Voici brièvement relatés quelques-uns de nos rapports d'enfants avec les soldats d'occupation. D'une manière générale, nous ne cherchâmes jamais leur fréquentation. Hormis Hans, nous n'eûmes que très rarement des contacts directs : on les ignorait dans une discrète méfiance... en prenant surtout garde à la trop fameuse "*patrouille*" qui incarnait, à elle seule, l'ordre et la surveillance de l'occupant...

Mais pour terminer, je me dois de relater un fait inoubliable : nous étions en classe et notre maître, M. Caricaburu, nous faisait son cours de mathématiques. C'était un homme sévère mais juste. Je ne me souviens pas l'avoir vu sourire une seule fois. Lors de ses cours un silence attentif emplissait la classe. Il était clair dans ses exposés et précis dans ses conclusions, mais il savait aussi s'attarder, sans humeur, dès qu'il constatait que l'un de nous n'accrochait pas... Nous l'apprécions énormément.

Soudain, il s'interrompit et son regard se figea sur la porte d'entrée vitrée de la classe. Nous nous retournâmes tous et nous vîmes trois hommes portant chapeau mou et veste de cuir marron. L'un d'eux fit un signe à notre maître qui sortit...

Il ne réapparut plus ...

Il venait d'être arrêté, en pleine classe, par des agents de la Gestapo. Il fut déporté au camp de Buchenwald en Allemagne, pour fait de résistance. Il eut heureusement la chance inouïe de survivre... mais beaucoup d'autres qui furent arrêtés lors de cette funeste journée, dont l'abbé Simon, ne revinrent jamais...

## LE FANTÔME DE LA VILLA GOZOA

Puisqu'il s'agit, en quelque sorte, de l'héroïne de cette petite histoire, commençons par elle. La villa Gozoa était une maison isolée en bordure du Boulevard de la Mer. Son architecture compliquée (œuvre d'un architecte en mal d'inspiration) et son délabrement extérieur, lui donnaient - surtout la nuit - une silhouette massive, agressive qui semblait défier la mer. Toutes ses fenêtres étaient closes par de robustes volets à la peinture écaillée. A proximité des fenêtres, il y avait de petites ouvertures vitrées, sans volets, mais protégées par de solides barreaux rongés par les embruns et dont la rouille faisait de disgracieuses coulures brunes sur les murs. Ces petites ouvertures, destinées à apporter un éclairage complémentaire - probablement pour un escalier - ressemblaient à de véritables meurtrières de châteaux forts ! Pour agrémenter l'ensemble, de petits sapins tout rabougris, aussi lugubres que la maison, encombraient un minuscule parc entouré par une clôture de pierres surmontée d'une balustrade en bois.

Bref, la nuit surtout, par temps d'orage ou quand le vent du large soufflait en tempête, et avec un Boulevard de la Mer dépourvu de tout éclairage (n'oublions pas que les Allemands avaient interdit toute lumière nocturne dans la ville par mesure de sécurité), Gozoa était franchement sinistre et, à nos yeux de gamins, elle ne pouvait qu'être hantée ! Il est vrai toutefois que malgré son aspect rébarbatif rien, jusqu'à présent, ne pouvait justifier cette appréciation, et pourtant...

Ce soir-là, avec Jeannot, nous rentrions à grande vitesse à la maison. La nuit était tombée car nous nous étions imprudemment attardés à chasser les merles qui allaient se coucher dans le petit bois de roseaux qui se trouvait à

quelques encablures de chez nous. Malgré notre adresse au tir au lance-pierre, nous étions bredouilles ! Bah ! Ce n'était pas la première fois, mais il nous fallait vite rentrer, car le "couvre-feu" n'était pas loin (horaire fixé par les Allemands à partir duquel tout civil devait être rentré chez lui sous peine d'arrestation).

Soudain le bruit caractéristique de bottes frappant le sol, avec régularité, se fit entendre... tout proche. Bon sang! la patrouille! D'un seul bond, Jeannot et moi fûmes dans le fossé herbeux bordant la route ; retenant notre souffle, plaqués comme des crêpes sur un tapis de hautes herbes, nous vîmes défiler à quelques mètres de nous huit soldats casqués, fusil à la bretelle, précédés d'un sous-officier... Figés dans notre immobilité, nous écoutâmes le bruit rassurant de bottes qui s'éloignaient !... Et le silence se fit.

Prudemment nous nous relevâmes, deux ou trois coups du plat de la main pour chasser de notre chemisette sable et brindilles, rapidement un coup d'œil circulaire pour nous assurer de notre solitude et... tout à coup :

- Jeannot, regarde, là, Gozoa ... il y a de la lumière !

Sidérés, nous fixions cette lueur chancelante qui apparaissait derrière la plus basse des petites fenêtres munies de barreaux de la maison. Soudain, elle disparut pour réapparaître un instant après au rez-de-chaussée, toujours aussi indécise et vacillante. Elle disparut à nouveau pour réapparaître au premier étage précédée d'une pâle clarté qui allait en s'accroissant au fur et à mesure qu'elle montait.

Incontestablement quelqu'un gravissait un escalier... mais qui ? Tout était bouclé, verrouillé de l'extérieur dans cette maison ! Alors il y avait un fantôme !?... On avait beau se dire que les fantômes n'existaient pas... on avait des doutes... Les contes et légendes du Pays Basque étaient bourrés de dragons et de sorcières qui dansaient sur la plage d'Hendaye

durant leur sabbat ; à l'école, notre instituteur nous disait que Jeanne d'Arc avait entendu des voix lui enjoignant d'aller *bouter* les Anglais hors de France ; et à l'église, le brave curé Simon nous parlait des apparitions de la Vierge à Lourdes ! Bref, il y avait beaucoup de surnaturel dans l'air et il était bien difficile de se faire une opinion irréfutable dans notre jeune cervelle... Et le mystère est si excitant !

Enfin, fantôme ou pas, nous décidâmes avec Jeannot, de résoudre ce problème à notre manière, dès le lendemain matin.

Après m'être fait sérieusement tancer par mes parents et subi, sans broncher, une cascade de reproches pour les risques encourus lors de mon retour tardif, et après une nuit de réflexions, je retrouvais Jeannot le lendemain matin.

Nous partîmes vers Gozoa, bien déterminés à tirer au clair son mystère. Il pleuvait, et à notre arrivée la maison était toujours aussi sinistre.

Un méticuleux tour d'exploration nous permit de constater qu'il n'y avait aucune trace d'effraction : tout était parfaitement verrouillé. Cela ne nous rassura d'ailleurs nullement, bien au contraire !... Un fantôme traverse parfaitement les murs ! Mais nous, qui étions en chair et en os, il nous fallait bien aménager une ouverture si nous voulions pénétrer à l'intérieur !... A moins d'y renoncer !... Une brève concertation avec Jeannot :

- Pas question ! Il faut y aller !

Mais comment ?... Il n'y avait pas trente-six solutions. Il fallait casser le carreau d'une petite meurtrière, écarter deux barreaux avec une barre de fer... et passer. Le plus délicat était de trouver la barre de fer ! Cela fut résolu en sabotant une rangée de fils de fer barbelés installée à proximité par les Allemands et en y extrayant un pieu de fixation en fer.

Tordre deux barreaux qui se cramponnent au mur n'est pas une chose aisée. Enfin, après une sérieuse bagarre pour en venir à bout, nous arrivâmes à nos fins : après avoir cassé le carreau et au prix de quelques contorsions et contusions, nous voilà à l'intérieur, dans les sous-sols de la villa... incontestablement après effraction !...

Nous étions dans une quasi-obscurité et une épouvantable odeur humide de renfermé fit chavirer nos narines. Nous butâmes dans des chaises, heurtâmes un fourneau, fîmes dégringoler une casserole... tout cela dans une succession de bruits qui durent effrayer tous les fantômes de la maison ! Nos yeux se familiarisaient peu à peu à l'obscurité. Nous reprîmes progressivement notre calme pour écouter... le silence ! Puis passant prudemment de pièce en pièce, l'oreille aux aguets, notre lance-pierre bien en mains, - arme dérisoire contre les revenants, mais symboliquement rassurante pour nous - nous constatâmes que ce sous-sol était vide de toute présence surnaturelle : c'était seulement l'emplacement d'une grande cuisine actuellement désaffectée.

- Bon, Jeannot, ici il n'y a rien. Il nous faut monter au rez-de-chaussée !

Côte à côte, l'oreille plus que jamais aux aguets, nous empruntâmes un escalier, peu rassurant, en colimaçon, pour déboucher, cou tendu, dans une vaste pièce, certainement le salon. De larges fauteuils, une grande table au centre avec des chaises autour, des tableaux aux motifs indistincts, accrochés au mur. Tout ce monde figé semblait nous regarder en ricanant. Une visite prudente de chaque pièce attenante, ne nous apporta rien. Il nous fallait donc monter au premier étage.

La rassurante visite du sous-sol et du rez-de-chaussée nous avait rendu un peu de courage, mais l'angoisse nous reprit

devant l'impressionnant escalier qui se trouvait devant nous et dont l'extrémité se perdait dans la pénombre...

- Allons Jeannot, on y va !

- N'aie pas peur Jean, j'ai le lance-pierre, me répondit-il...

Lentement, marche par marche, avec de fréquents arrêts pour rassembler le peu de courage qui nous restait, nous montâmes en nous retournant de temps en temps : on pouvait être suivis... mais par qui... Enfin, nous voilà au premier : un coup d'œil à droite, un autre à gauche...

Rien : deux larges couloirs et des chambres aux portes ouvertes. Pas un bruit.

- Jeannot, tu regardes les chambres de droite, moi celles de gauche.

Coude à coude, nous avançâmes avec maintes précautions, tels des Indiens sur le sentier de la guerre. Soudain, rompant le silence, un bruit feutré me glaça le sang dans les veines. Une chose toute noire nous frôla la tête avant de disparaître : une chauve-souris ! Mauvais présage, pensai-je... Mais, hormis ce sombre volatile, nous ne découvrîmes rien d'autre à l'étage.

Et nous voilà arrivés à la dernière étape de notre exploration : le deuxième étage ! Sûrement la plus dure, car c'est là, logiquement, que le mystère devait être élucidé. C'est du moins ce que nous espérions... Dehors la pluie, furieuse redoublait et nous l'entendions crépiter sur le toit, maintenant tout proche.

Un bref échange de coup d'œil et nous voilà repartis pour l'ultime ascension. Nous pensions : on va sûrement retrouver des chauves-souris... et puis quoi ?... Nous y voilà. C'était une grande pièce, unique, éclairée par un clocheton avare de lumière, ce qui rendait l'ensemble relativement sombre... Soudain, mon cœur chavira :

- Jeannot, là, dans le coin, regarde cette forme sombre...



Nous nous approchâmes plus prudemment que jamais et découvrons... une paillasse avec en son centre, une partie un peu enfoncée, laissant supposer qu'un corps humain s'y était allongé. A deux pas, une bouteille vide, surmontée d'un vestige de bougie, dont la cire fondue s'était figée sur le goulot, avait sûrement servi d'éclairage. Un fantôme ne dort pas sur une paillasse et, a fortiori, ne s'éclaire pas pour voyager... Donc un être humain avait dormi à Gozoa. Mais par où était-il entré ?? et sorti ??

Jeannot et moi, réputés fins fouineurs, avons bien inspecté les lieux : aucune trace d'effraction n'avait été décelée, à part la nôtre. Rien n'avait été forcé. Toutes les ouvertures étaient closes ou munies de barreaux. Alors, mystère ! Même aujourd'hui, nous ne l'avons pas élucidé. Quant à la chauve-souris, elle avait sûrement emprunté le conduit de la cheminée pour s'enfuir, mais un corps humain n'y passait pas !

Le lendemain, nous fîmes avec Jeannot une nouvelle inspection des lieux. Rien n'avait changé de place... Il est vrai que la veille au soir, nous n'avions pas revu la mystérieuse lueur...

En fait, pour nous, la véritable histoire de la villa Gozoa ne faisait que commencer !

- Dis, Jeannot, si nous en faisons notre quartier général ?  
Sitôt dit, sitôt adopté.

Mais que signifiait ce terme de *quartier général*, normalement utilisé dans le vocabulaire militaire ?

Et bien, voilà :

En ces années d'occupation, il y avait pour nous, gamins, trois quartiers à Hendaye-Plage, à savoir:

1. Le quartier des "deux Jumeaux", ainsi dénommé à cause de sa proximité, toute relative, avec les deux impressionnants rochers, du même nom, décrochés des falaises et isolés en

pleine mer. C'était le fief de gamins pacifiques, commandés par "*Yacinte*" et dont l'occupation et la spécialité essentielles étaient la construction de cabanes. Ils fabriquaient également d'excellents lance-pierres avec lesquels ils chassaient les merles dans les haies. Nos rapports avec eux étaient excellents.

2. Le quartier Sainte Anne, du nom de la chapelle qui trônait en son centre. C'était notre quartier. Jeannot et moi - à grade égal - en étions les chefs. Disons qu'avec une équipe d'une dizaine de copains, nous étions plutôt d'humeur... belliqueuse. Nous constituions la fameuse "*patrouille des Sioux*". Notre fanion - que j'avais peint - représentait une tête d'indien sur fond blanc et flottait sur notre cabane. Pourquoi ce nom? Je ne m'en souviens plus, mais il était sûrement influencé par les héros des romans de Fenimore Cooper, notamment par le renommé "Dernier des Mohicans".

3. Enfin, en bordure de la Bidassoa, le quartier d'"Ondaraitz", domaine des "Masques Jaunes", dirigés par "Yéyo". Ils géraient le stade, l'école et les berges de la Baie. "*Patrouille des Sioux*" et "*Masques Jaunes*" ne s'entendaient pas du tout, et les accrochages étaient fréquents. Cela allait de la simple escarmouche à la véritable bataille rangée avec les lance-pierres comme artillerie lourde. Sans nous vanter, Jeannot et moi, étions de véritables spécialistes en la matière et étions craints par les "*Masques Jaunes*" pour la précision de nos tirs. Il est vrai que l'on s'entraînait fréquemment, l'un contre l'autre en utilisant des boules vertes (fruits des troènes), moins douloureuses que des cailloux, ou, le plus souvent, en chassant les "*muriers*" dans les figuiers. Mais je reviendrai sur ces conflits, dont certains furent mémorables !

Pour l'instant, notre poste de commandement était installé dans une cabane faite de mottes de terre renforcées par des barreaux de bois provenant de la clôture... de Gozoa. Mais

cette cabane était trop petite, mal située au creux d'une dune de sable, sans visibilité lointaine. Il est vrai que les Allemands s'étaient appropriés les meilleurs sites pour installer leurs blockhaus ou leurs postes d'observation vers la mer.

Gozoa, de par son emplacement et avec ses grandes pièces disponibles - dépourvues de fantômes - constituait un quartier général de premier choix. Toute l'équipe approuva le projet avec enthousiasme.

Notre première préoccupation fut de la protéger contre une inévitable intrusion des *Masques Jaunes*. Il fallait donc la "*piéger*". Les travaux furent longs et conduits avec minutie.

Tout d'abord, nous ouvrîmes la grande porte d'entrée donnant sur le Boulevard de la Plage. Plus exactement, nous entrebâillâmes la grande porte de bois qui protégeait cette entrée, - il ne fallait pas éveiller les soupçons quant à l'occupation des lieux - et nous calâmes sur la partie supérieure de la porte un grand seau *garni* d'eau, de pierres... et de crottin de cheval (les Allemands en laissaient des quantités sur la route quand ils passaient avec leurs montures). Ainsi, un intrus qui tirait la porte recevait tout le contenu du seau sur la tête... et le seau... en prime !

Ensuite, dans le hall d'entrée, nous tendîmes, juste derrière la porte, une corde noire fixée au ras du sol par deux clous : installation excellente pour provoquer une chute !

Puis, en plein hall, nous ouvrîmes un vaste trou dans le plancher en déplaçant des lattes de bois et en les replaçant au même endroit... mais seulement soutenues par de fines branches de roseau : c'est un *piège africain*... inventé par nous.

Enfin, pour bien compléter l'ensemble, nous sciâmes une partie de la rampe d'escalier menant à l'étage et deux de ses marches, en prenant bien soin de cacher leur fragilité avec de la cire fondue !

Voilà, les pièges étaient en place, les *Masques Jaunes* pouvaient venir...

En fait, tout cela fonctionnera à merveille, mais dans des circonstances, vous le verrez, que nous étions à cent lieues d'imaginer.

## L'AFFAIRE GOZOA

Sous l'occupation allemande, il n'y avait à Hendaye que quatre fonctionnaires français en uniforme : le facteur, le garde champêtre et deux gendarmes. Avant-guerre, quelques douaniers patrouillaient bien sur la Bidassoa en utilisant leur barque à rames, mais à cause de la fermeture de la frontière espagnole, ils avaient disparu. Ils avaient été remplacés par les redoutables Feldgendarmes allemands, aisément reconnaissables à leur collier en "*demi-lune*" brillant sur la poitrine, et à l'inévitable mitraillette soudée à leur hanche.

Le facteur, revêtu d'une veste noire et d'un képi de la même couleur, avec, bien en évidence, sur le devant, le sigle P.T.T., distribuait, à pied, un maigre courrier bien rangé dans une boîte de bois noir dont le couvercle se soulevait. A l'occasion, elle pouvait servir d'écritoire. Le facteur s'appelait M. Raut et s'exprimait avec difficulté, séquelle des gaz asphyxiants qu'il avait respirés lors de la guerre de 1914-1918. C'était un brave homme qui avait toujours un ou deux bonbons dans sa poche à notre intention...

Le garde champêtre, M. Gracianet, petit bonhomme sec et nerveux, coiffé d'un simple képi et paré d'une veste à la couleur indéfinissable, avait pour mission d'annoncer les

*"avis à la population"* avec, comme avertisseur, une petite trompette au son aigret. Doté d'une bicyclette, qui aurait pu être classée monument historique, il informait de tout, depuis les ordres ou recommandations de la Kommandantur (Commandement militaire local allemand) jusqu'aux distributions de vêtements ou de poissons ! C'était en quelque sorte le complément du facteur. L'un apportait les nouvelles écrites, l'autre se chargeait des informations orales.

Enfin, nos deux gendarmes représentaient ce qu'il restait d'autorité française... c'est-à-dire pas grand-chose ! Képi bleu avec liseré blanc au-dessus de la visière et veste bleu foncé avec boutons argentés, le pantalon, également bleu, mais plus clair que celui de la veste et de forme *"cavalière"*, était enserré au niveau des jambes par deux jambières de cuir, impeccablement cirées, le tout aboutissant dans deux chaussures cloutées. Voilà pour l'uniforme ! Il ne faut évidemment pas oublier le gros ceinturon de cuir portant l'étui d'un ridicule pistolet qui disparaissait à l'intérieur. Quelle différence avec l'impressionnant Luger des officiers allemands ! Enfin une grande sacoche de cuir en forme de gibecière complétait l'équipement.

Comme il n'y avait pas de moto et encore moins d'automobile à la gendarmerie, nos deux pandores circulaient à bicyclette au guidon surélevé provoquant une raideur d'allure qui nous donnait l'impression qu'ils roulaient au *"garde-à-vous"* !

Ce jour-là, avec Jeannot, nous bricolions en sous-sol de Gozoa : en fait, nous en avons extrait un bon morceau de tuyauterie en plomb pour en faire, après taille au couteau et au marteau, de petits projectiles de choix pour chasser les mûriers ou les bouvreuils dans les figuiers. Revenant à l'extérieur, nous jetâmes un coup d'œil par-dessus la haie

pour voir s'il n'y avait personne ! Et soudain, nous vîmes au loin, au milieu du Boulevard, une silhouette à bicyclette, que nous connaissions fort bien : celle du gendarme Recalde, c'était le patrouilleur, son confrère assurant la permanence à la gendarmerie.

Bon sang ! que faisait-il dans notre quartier à cette heure matinale ?

Prudemment, nous nous enfouîmes dans la haie, fort épaisse, car depuis des lustres, elle n'avait pas été taillée ! Ce n'était pas que le représentant de l'autorité nous fasse peur, mais notre instinct nous poussait quand même à l'éviter...

Au travers du feuillage, nous voyions la silhouette militaire se préciser au fur et à mesure qu'elle s'approchait.

- Bon, dis-je à Jeannot, laissons-le passer, sans nous montrer et nous sortirons après.

Prudence d'autant plus justifiée que théoriquement nous n'avions rien à faire là, et qu'en plus, nous avions avec nous un bien gênant morceau de tuyauterie !

Mais, que se passe-t-il ? Arrivé à la hauteur de Gozoa, voilà que notre pandore stoppe brusquement. Il pose un pied sur le sol et se met à scruter attentivement la façade... Évidemment, figés dans l'immobilité la plus complète, nous ne le quittions pas des yeux...

Soudain le voilà qui pivote sur le pied gauche, enjambe la selle de la jambe droite, prend sa bicyclette par le guidon et va la déposer contre le mur de la villa... à quelques mètres de nous ! Encore un regard sur le bâtiment, un moment de réflexion et poussant le portail de bois de la clôture, le voilà gravissant les quelques marches conduisant au perron d'entré...

Dès cet instant, il échappe à notre regard car nous étions légèrement en retrait dans notre haie...

Consternés, Jeannot et moi, nous attendîmes en silence, craignant le pire et celui-ci... arriva.

Tout d'abord, nous entendîmes un grand bruit dont l'éclatante sonorité percuta nos oreilles ; il s'accompagna d'une cascade de jurons, que par décence je ne reprendrai pas ici...

- Tiens ! me murmura Jeannot, mi-souriant, mi-inquiet, ça c'est le seau qui vient de dégringoler !

Tétanisés, nous attendions la suite... qui ne tarda pas à se manifester. Un bruit sourd, suivi de celui d'une chute, nous laissa évidemment comprendre que le fil tendu au ras de sol avait bien rempli sa mission ! Un long silence s'ensuivit brutalement interrompu par un grand fracas.

- Ça, chuchotai-je à Jeannot, c'est le trou du hall qui vient de fonctionner en entraînant certainement un morceau de la rampe d'escalier.

Il s'ensuivit une série de bruits indéfinissables : bris de verre, chocs de briques, ponctués d'une bordée d'imprécations !

Puis plus rien, et brusquement jaillit sur le perron un individu furibard : nous avons vu entrer un gendarme, nous vîmes sortir quelque chose qui *ressemblait* à un gendarme !...

Le haut de la veste tout mouillé attestait qu'il avait bien reçu une gerbe d'eau plus ou moins propre sur la tête et son képi souillé, déformé, qui pendait, dégoulinant, au bout de sa main droite, ne faisait que le confirmer... Quant à l'état de ses jambières, il était pitoyable, terreuses, elles avaient perdu tout leur lustre et deux longues traînées blanches qui allaient du haut en bas attirèrent notre attention. D'où provenaient-elles ? (Nous constatâmes, plus tard, qu'en tombant dans le trou du hall, les bottes du gendarme avaient perforé le plafond du sous-sol, faisant crouler une importante plaque de plâtre !)

Quoi qu'il en soit, l'état de surexcitation dans lequel se trouvait notre pandore laissait aisément supposer qu'il n'appréciait pas du tout la situation !

Rajustant tant bien que mal sa tenue, il lança un dernier coup d'œil furibond autour de lui et enfourchant sa bicyclette, il s'éloigna rapidement, d'une pédale rageuse, en zigzaguant sur la route, évitant de justesse un véhicule allemand qui venait en sens inverse.

Après une prudente attente, on ne sait jamais... - un hypothétique retour ne pouvait être écarté - Jeannot et moi sortîmes lentement de notre cachette... Nous fûmes secoués d'un immense fou rire qui se transforma très vite en sombre inquiétude : *piéger les Masques Jaunes* d'accord, mais ridiculiser un représentant de l'ordre public c'était une tout autre histoire ! Inconsciemment, nous nous attendions à ce qu'il se passe quelque chose. Nous entrons, malgré nous, dans « l'affaire Gozoa » !

Quelques jours plus tard, nous étions en classe, attentifs à une dictée qu'énonçait lentement notre maîtresse. Nous trempions régulièrement notre porte-plume *Sergent Major* dans l'encrier de porcelaine blanche, encastré dans notre table-pupitre (à deux places) en pestant intérieurement contre les difficultés de la langue française, orthographe et accords grammaticaux confondus !...

Soudain la maîtresse interrompit la dictée en fixant la porte d'entrée vitrée de notre classe. Instinctivement toutes les têtes se tournèrent vers celle-ci. Et, oh ! catastrophe, nous aperçûmes la haute stature du gendarme Recalde...

Il fit signe à notre maîtresse qui s'empressa de le rejoindre. Je jetai un regard discret vers Jeannot qui me fixait également : incontestablement, il partageait mon inquiétude... Que pouvait raconter notre *victime* à notre maîtresse ?



Attente interminable ... Enfin, la porte s'ouvrit :

- Jean Isasa et Jean Viguiet, venez nous voir, s'il vous plaît...

Avec un empressement mesuré, nous obtempérâmes... Et le représentant de la loi prit la parole :

- Connaissez-vous la Villa Gozoa? nous demanda-t-il en nous fixant intensément de ses yeux de hulotte.

- Bien, oui, Monsieur le gendarme, expliquais-je. Elle est tout à côté de notre cabane.

- Y êtes-vous déjà entrés ?

- Oh non, Monsieur le gendarme. Elle est d'ailleurs complètement fermée, mais il est vrai qu'il nous est parfois arrivé d'aller dans son petit parc pour y ramasser des pommes de pin pour en manger les pignons. Mais c'est tout.

- Avez-vous vu quelqu'un y pénétrer ou rôder autour ?

- Non, jamais.

- Mais si, Jean, reprit Jeannot, souviens-toi de la lumière il y a une quinzaine de jours !...

- Ah oui, Monsieur le gendarme, un soir...

Et nous voilà partis à raconter l'histoire de la chandelle qui nous avait tellement intrigués, en évitant, bien entendu, de relater les péripéties de notre expédition du lendemain matin !

Notre gendarme nous écouta attentivement, mais son air dubitatif laissait aisément supposer qu'il n'était pas entièrement convaincu par nos réponses... Mais que pouvait-il faire devant notre air de naïveté affectée ?

Nous nous retranchions, avec assurance, derrière cet imparable dicton : "*pas vu, pas pris*". Il le savait... et nous aussi ! Mais il lui fallait ne pas perdre la face...

- Bon, enchaîna-t-il, videz vos poches.

Je m'exécutai en déposant sur le rebord de la fenêtre : un mouchoir, un petit canif (bien affûté), un bout de corde et... mon lance-pierre. Tous ces objets, apparemment futiles

(hormis évidemment le lance-pierre) avaient pourtant leur utilité :

- Le mouchoir servait rarement à se moucher! Pour cela, on se bouchait une narine avec un doigt appuyé sur l'extérieur du nez et on soufflait par l'autre narine. L'évacuation du nez était assurée en opérant de la même façon avec l'autre narine. C'était tout simple. Le mouchoir, en fait, servait essentiellement de bandeau en cas de plaie saignante, et Dieu sait s'il y en avait ! Mais il pouvait également servir à porter des mûres ou des cerises (à la saison), des vairons (pour pêcher les anguilles), des champignons, etc... etc... C'était notre sac portable et même avec un nœud aux quatre coins, il nous servait de béret par grande chaleur.

- Le canif était notre bonne-à-tout-faire, car on coupait beaucoup !

- Le bout de corde servait évidemment à lier, mais également à poser des *collets* pour tenter de capturer des lapins de garenne (pas facile !) et enfin, à pêcher les anguilles dans les ruisseaux ...

- Quant au lance-pierre, c'était l'arme absolue !

Pour en revenir à notre histoire, Jeannot vida également ses poches dont le contenu était pratiquement identique au mien avec toutefois, en plus, une pochette d'hameçons destinés à pêcher les anguilles quand le temps s'y prêtait ;

- Savez-vous que les lance-pierre sont interdits ? s'exclama notre gendarme !

...

- Bon, je vous les confisque. Et surtout que je ne vous prenne pas à en fabriquer d'autres, car là, vous aurez affaire à moi !

Ça y est, il tenait sa revanche... mais assurément pas celle qu'il cherchait.

Il est vrai que nous étions très affectés par la perte de nos lance-pierres, car leur confection, très minutieuse, était le résultat d'un travail très élaboré... mais j'y reviendrai.

Après avoir salué notre maîtresse, notre gendarme s'en alla, non sans nous avoir jeté un dernier regard plein de suspicion !

- Dites, Mademoiselle, que cherchait M. Recalde? Et pourquoi nous a-t-il posé toutes ces questions ? demandai-je d'un air innocent.

- Oh ! rien de bien grave. Il paraît qu'on lui a signalé des vols dans la villa Gozoa et il fait son enquête parmi les personnes qui fréquentent son environnement... dont vous.

En tout cas, pensais-je, une chose était certaine : il s'était bien gardé de raconter sa mésaventure ...

En ce qui concerne les lance-pierres, bien que pénible, leur perte n'était pas irréparable. Comme il était hors de question pour nous de renoncer à leur utilisation malgré les risques encourus (?!) nous décidâmes dorénavant, d'en avoir toujours deux exemplaires chacun :

- l'un parfaitement réalisé et conçu selon les *règles de l'art* - et qui serait caché –
- l'autre, très rudimentaire, et donc d'efficacité réduite, que nous aurions en permanence en poche et qui serait remis *aux autorités* en cas de fouille inopinée.

Mais il restait un problème de fond à régler : qui avait cafté ?

Ce ne pouvait être un *Masque jaune*, car si nous nous flanquions de mémorables *volées*, il y avait tacitement un code d'honneur entre nous : jamais nous ne nous dénoncions en cas de coups durs. Je dirais même que par moments, il y avait une certaine solidarité entre nous devant une commune

adversité. N'oublions pas que nous vivions sous l'occupation allemande et que les dénonciations - certes pas à notre niveau - avaient parfois de tragiques conséquences...

Quoi qu'il en soit, il y avait donc un mouchard dans notre entourage.

Aussi pour moi, pour Jeannot et pour tous les copains de la *patrouille des Sioux*, il y en allait de notre honneur de le découvrir et d'en tirer les conséquences qui s'imposaient...

Alors, en chasse !

## REPRÉSAILLES

Voici plus d'un mois que l'affaire Récalde a secoué la *patrouille des Sioux* et les choses n'ont guère avancé pour confondre le coupable. A ce sujet, j'ai même rencontré incognito *Yéyo*, le chef des *Masques Jaunes*, qui m'a déclaré:

- Jean, d'accord, nous nous bagarrons souvent l'un contre l'autre, mais je puis t'assurer que personne dans mon équipe ne fréquente la gendarmerie et n'est un mouchard. Je t'en donne ma parole d'honneur !

Je l'ai cru et... le mystère demeurait entier !

En attendant, il fallait bien s'occuper et, ce jour-là, avec Jeannot, ne sachant "*que faire de notre peau*" (selon l'expression favorite de ma grand-mère) nous décidâmes d'aller chasser les lézards.

En effet, tout près de chez nous, il subsistait en bordure de route, le soubassement inachevé d'une maison qui n'avait jamais été construite ! Un inextricable roncier avait envahi ce quadrilatère de vieilles pierres que nous appelions *la ruine*. Les lézards y foisonnaient et, par beau temps, ils venaient se chauffer au soleil sur les pierres qui apparaissaient entre

d'épineuses broussailles (qui d'ailleurs produisaient d'excellentes mûres, bien dodues et sucrées).

Avec nos lance-pierres, nous faisons de nombreuses victimes parmi ces petits reptiles... J'avoue que c'était une occupation peu orthodoxe et quelque peu cruelle, mais il fallait bien peaufiner notre adresse au lance-pierre en variant les victimes, sans se limiter aux seuls *muriers* ! (petits passereaux, friands de figues).

Dos au soleil, l'œil aux aguets, nous voilà donc à l'affût de nos lézards dont la vivacité à paraître... et à disparaître n'était pas surfaite !

Soudain, derrière nous, une voix de crécelle nous fit sursauter. Nous nous retournâmes *d'un bloc* pour nous trouver nez à nez avec *Marie Victor* qui nous adressa un flot d'invectives incompréhensibles tant ses paroles étaient précipitées.

Marie Victor ! Il me faut ici ouvrir une parenthèse sur ce personnage hors du commun. De son vrai nom, elle s'appelait Marie Dospital, mais comme elle habitait, en bout du quartier, une maison dénommée Victor, on l'appelait Marie Victor : c'était plus facile à prononcer... et surtout plus pittoresque !

Il arrive à la Nature de commettre, de temps en temps, quelques erreurs sur certains individus : un nez trop long, des oreilles trop larges, une bouche trop grande - ou trop petite - des yeux qui louchent, etc... etc... A la limite, rien de bien grave, car, avec l'habitude, on finit par les assimiler et ne plus les apercevoir...

Mais avec Marie Victor, Dame Nature avait dû avoir testé toutes les erreurs possibles avant de les distribuer, de-ci de-là, selon sa fantaisie ! Elle était un savant compromis entre la sorcière de Blanche Neige des contes de Grimm et la vieille fée (que la tradition populaire connaît sous le nom de

Carabosse) de la Belle au bois dormant des contes de Perrault !

De petite taille, rondelette, toujours vêtue de sombre, généralement d'une longue robe tablier à l'extrémité inférieure de laquelle émergeait une paire de sabots, également noirs. Elle était loin de passer inaperçue !

Mais ce qui attirait le plus l'attention, c'était l'expression de son visage. Sur une peau sombre - ridée comme une pomme cuite - deux larges oreilles, semblables à des coquilles Saint-Jacques, en délimitaient la largeur. Quant à la hauteur, le sommet était caractérisé par la raideur d'une chevelure grise et rare ancrée sur la nuque par un semblant de chignon en forme de crotte de chat. En bas, un menton *en galoche* était agrémenté d'une large verrue servant de support à trois longs poils qui, abandonnés depuis des lustres, s'étaient résignés à blanchir en s'entortillant sur eux-mêmes. Enfin, au milieu de ce visage, deux paupières en forme de boutons, laissaient filtrer un regard soupçonneux et vindicatif. Et puis là, placé comme par hasard, un nez tout mince ressemblait à un point d'exclamation, d'autant plus qu'à son extrémité, une goutte d'humidité y perlait en permanence.

Marie Victor ne riait jamais, mais quand elle ouvrait la bouche, ne serait-ce que pour nous injurier (ce qui était le cas !), on apercevait, de temps en temps, une dent aussi noire que le reste...

Acerbe et provocatrice, nous l'avions surnommée *l'araignée du quartier* ou *la taupe noire*... selon notre humeur du jour !

- Dites donc, sales garnements, je vous parle et vous pourriez au moins avoir la politesse de me répondre ! Mais savez-vous seulement ce qu'est la politesse ??...

Et la voilà repartie pour un tour...

Mutisme complet de notre part avec néanmoins un air narquois à peine dissimulé.

Le monologue continuait de plus en plus agressif. Décidément Marie Victor commençait sérieusement à nous taper sur les nerfs et notre indifférence allait en s'amenuisant...

Et puis, à bout d'arguments, elle finit par conclure :

- Vous savez certainement que les lance-pierres sont interdits ! Puisque c'est ainsi, je vais en reparler à M. Récalde.

Nous nous regardâmes, Jeannot et moi, sans dire un mot. La moucharde, nous la tenions : c'était Marie Victor !

Quand elle eut *vidé son sac* en renouvelant sa menace, elle s'en retourna vers sa maison tout en continuant à maugréer contre notre comportement.

Le même jour, nous réunîmes toute *la patrouille* pour mettre les copains au courant de l'incident et décider de la suite à lui donner.

Évidemment, il n'était pas question de nous livrer à des voies de faits ou à des agressions physiques sur une personne déjà âgée, qui plus est, une femme !...

Mais il fallait bien se venger ! Aussi, à l'unanimité, nous optâmes pour la politique du *harcèlement* dont Jeannot et moi, serions les principaux artisans.

Et la farandole commença...

Bien entendu, il s'agissait d'y aller progressivement en faisant monter lentement la pression.

Nous commençâmes donc par des *futilités*. Par exemple, en enduisant, de temps en temps, d'une épaisse couche de glu le dessous de la poignée de la porte d'entrée de sa clôture. Cela n'avait rien de bien subtil, mais le désagrément était garanti, d'autant plus, qu'à l'époque, les détergents n'existaient pas et que le savon était rare et rationné !

Provocation plus raffinée : le coup du *marteau d'appel*. Les sonnettes extérieures électriques étaient extrêmement rares. Aussi, la majorité des portes d'entrée de nos maisons était pourvue d'un marteau d'appel, généralement en bronze, que l'on heurtait pour prévenir les occupants de la présence d'un visiteur. Or, devant la demeure de Marie Victor, il y avait, de l'autre côté de la rue, un important bosquet de roseaux qui servait d'ailleurs de dortoir aux merles des environs.

Ce jour-là, avec Jeannot, dissimulés, dans ces roseaux avec nos lance-pierres, nous nous mîmes à ajuster des boules vertes - fruit du troène - sur le marteau d'appel de la maison Victor. Je ne reviendrai pas sur notre adresse au lance-pierre... aussi dès qu'une boule de troène heurtait le marteau, celui-ci frappait sur une plaque métallique résonnant à l'intérieur de la maison.

Nous vîmes sortir précipitamment Marie Victor de sa cuisine et demeurer pantoise devant l'absence de visiteurs! Accoudée sur le rebord de sa clôture... coup d'œil à droite... coup d'œil à gauche... Rien !... Cou tendu, elle attendit un moment... On devinait aisément sa perplexité. Et on l'entendit maugréer en regagnant son intérieur.

Nous renouvelâmes évidemment l'opération pour voir se dérouler le même scénario !

Bien entendu nous ne bombardâmes pas tous les jours la porte de sa maison mais simplement de temps à autre, histoire de maintenir le suspense... et pour éviter tout soupçon, nous ne manquions pas, dès que notre victime allait faire ses courses, d'aller faire le ménage autour de notre objectif afin de ramasser les débris de nos boules vertes et d'effacer avec un chiffon mouillé les saletés laissées sur le marteau de porte ou sur son environnement immédiat (nous ne faisons quand même pas *mouche* à tous les coups... ).



Autre distraction, le bombardement avec des boules de *pommier d'amour*. Cet arbuste, très répandu dans nos jardins, donnait naissance, après la floraison, à un magnifique fruit rouge, un peu dur avant sa complète maturité. De la grosseur d'une cerise, il constituait un excellent projectile qui, de plus, avait l'avantage (ou le désagrément) au moment du choc, d'éclater en une myriade de petits pépins colorés de rouge.

- Jeannot, il nous faut bombarder Marie Victor avec cela !
- D'accord, mais depuis où ? Et surtout sans se faire voir !

L'endroit de notre première attaque fut vite trouvé : l'église Sainte Anne de notre quartier comportait - et comporte toujours - un clocher au milieu duquel quatre hublots, en pavé de verre, avec de petites ouvertures sur l'extérieur étaient préposés à *donner du jour* à un escalier interne.

Voilà l'emplacement du tir. Difficile à détecter car haut placé avec une vue plongeante sur la rue.

Nous guettâmes le départ de Marie Victor pour faire ses courses et allâmes prendre position dans le clocher derrière un hublot entrouvert.

Le trajet suivi par Marie Victor était immuable. D'ailleurs, la voilà qui arrivait à petits pas, son grand parapluie - noir, bien entendu - couvrant sa courte silhouette. Il pleuvait ce jour-là et à part le chien du voisin, personne sur la route ... Elle tenait dans sa main gauche un sac de toile cirée... noir ! Le plastique n'avait pas encore été inventé !

- A toi Jeannot, murmurai-je.

Une boule rouge partit et, avec précision, alla heurter violemment le centre du sac dans un éclat coloré.

Arrêt immédiat de Marie Victor. Constat du sac souillé. Perplexité. Coup d'œil aux alentours... Rien !... Puis une autre

rafale. Quatre boules percutèrent le sac au même endroit, avec, en prime, une cinquième en plein parapluie !

Là, la perplexité de Marie Victor se transforma en fureur. Elle avait beau pivoter sur elle-même, elle n'apercevait rien... et pour cause !...

Petits voyous, je vous vois! Je sais qui vous êtes ! Et vous allez bientôt avoir affaire à moi !

Vous pensez si elle nous voyait !... Elle n'avait même pas levé les yeux !... Accélérant le pas, elle s'éloigna en maudissant des coupables qu'elle n'avait même pas aperçus.

Mais nous n'en restâmes pas là.

Marie Victor était une bigote. Elle allait régulièrement faire ses dévotions aux messes du mercredi et du dimanche, ajoutant pour cela, à son austère tenue vestimentaire, un foulard noir sur sa tête, qu'elle nouait soigneusement sous son menton.

Avec Jeannot, nous décidâmes d'intervenir dans cet environnement religieux. Mais comment ? Après mûres réflexions, le contexte étant un peu particulier, nous trouvâmes une solution.

Dans chaque église il y a près de l'entrée, une vasque, généralement en pierre, dans laquelle stagne de l'eau bénite. C'est le bénitier. En entrant, chaque fidèle y trempe le bout du doigt avant de faire le signe de croix. C'est un rite catholique.

Or, à proximité de l'église Sainte Anne - dont nous venons d'évoquer le clocher - était édifée une riche villa, appartenant au marquis de Linarès, noble espagnol que la guerre d'Espagne et l'occupation allemande avaient conduit à fuir vers d'autres cieux.

Cette propriété disposait d'un grand jardin, depuis longtemps envahi par les herbes folles et au milieu duquel trônait un vaste puits qui avait la particularité d'héberger des pois-

sons rouges. Comment étaient-ils venus là ?... Comment se nourrissaient-ils ?... Mystère...

Pour nous, l'essentiel était d'en capturer trois ou quatre, de préférence de petite taille. Ce fut vite fait, grâce à un morceau de filet de pêche que Jeannot avait dégoté dans un coin de sa cave. Notre capture fut rangée dans un pot en verre... en attendant la messe de huit heures du prochain mercredi, jour des dévotions de Marie Victor.

Ce jour-là, à huit heures moins le quart, nous entrâmes subrepticement dans l'église, en veillant bien à ne pas être vus, et déposâmes délicatement nos poissons rouges dans le bénitier!

L'opération nous apparaissait trop singulière et inhabituelle pour en manquer les péripéties ! Aussi nous décidâmes de monter dans la galerie qui, à l'étage, entoure la nef et là, à plat ventre nous attendîmes la suite des événements. Nous n'eûmes guère à attendre, car Marie Victor était très ponctuelle.

Elle entra, tête inclinée dans son foulard et se dirigea vers le bénitier pour y plonger ses doigts... Là, elle s'arrêta net, foudroyée de stupeur, lâchant un petit cri qui parvint jusqu'à nos oreilles. C'était une incontestable profanation du lieu : des poissons rouges dans le bénitier ! S'agitant, et prenant à témoins les quelques *fidèles* qui l'avaient rejointe, elle entraîna tout ce petit monde vers la sacristie, à la recherche du sacristain, M. Gomez, brave petit homme que nous appelions, comme je l'ai dit, Tintinlin, par référence aux cloches qu'il sonnait le dimanche. Tant bien que mal, il réussit à récupérer les poissons bénis qu'il déposa au fond d'un flacon. Dès lors, tout rentra dans l'ordre... sans pour autant mettre un terme aux papotages outrés de Marie Victor et de ses compagnes.

Nous, en tout cas, nous avons passé un bon moment, pouffant de rire devant tant d'agitation... autour de quatre poissons !

Pour conclure cette série de représailles, nous décidâmes avec Jeannot, de frapper un grand coup par *la terreur*. Nous savions que Marie Victor avait une *peur bleue* des reptiles. Il fallait donc jouer là-dessus - façon de parler -.

Un jour, un orage épouvantable éclata avec une pluie diluvienne. Temps idéal pour aller *pêcher les anguilles au parapluie*.

Nous partîmes donc Jeannot et moi, sous une pluie battante, à travers champs, munis d'un vieux parapluie et d'un seau, vers un petit ruisseau réputé pour ses excellentes anguilles. Devenu très vite *terreux* par l'afflux des eaux sales, les anguilles sortaient de leurs repaires pour se gaver de diverses bestioles (papillons, larves, vers, insectes...) emportées par le courant rapide et tumultueux. La pêche fut excellente et le seau fut vite rempli. C'était de bon augure pour une excellente matelote !

Sur le chemin du retour, nous passâmes devant chez Marie Victor, bouclée dans sa maison pour *cause d'intempérie*, et franchissant furtivement le portail de la clôture, nous glissâmes délicatement une belle anguille par la fenêtre entrouverte de ses W.-C.

Il ne nous restait plus qu'à attendre la suite.

Dès le lendemain, je fus renseigné... par ma mère. Chaque midi, elle quittait son service de l'Établissement Hélio-Marin pour venir déjeuner à la maison où toute la famille se trouvait réunie. Ce jour-là, elle entra secouée d'un véritable fou rire.

- Figurez-vous que je viens de rencontrer Martin (notre voisin qui dirigeait une entreprise de maçonnerie). Il m'a raconté que ce matin il avait vu débouler dans son entrepôt

de matériel, une Marie Victor complètement bouleversée et criant :

- Martin, Martin, venez vite, j'ai un serpent dans mes W.-C. !

- Un serpent ! Ne vous affolez pas, je viens immédiatement. Laissez-moi auparavant prendre une pioche.

- Et là Jeannotte (c'était le surnom de ma mère) qu'ai-je rencontré dans les W.-C. !... Une anguille !... Ce qui, je l'avoue, m'a fait éclater de rire.

- Faites cuire votre serpent, Marie, lui ai-je répondu. C'est une belle anguille. Mais je l'ai quand même occise... et emportée!

Bien entendu, tout le monde partagea l'hilarité de ma mère. Moi, je ne *pipais mot* et le nez dans mon assiette, je dégustais autant ma soupe que ma grande satisfaction...

Il y eut bien encore quelques autres escarmouches avec, Marie Victor. Étrangement les *patrouilles* de M. Récalde se firent plus fréquentes (sans résultat !) et puis les choses se tassèrent et l'on finit par s'ignorer... dans une réciproque méfiance. En somme, n'est-ce pas ce que nous cherchions ? Et puis avouons-le, nous étions avides d'autres aventures !

## PÊCHE DE L'ANGUILLE "AU PARAPLUIE"

Cette pêche s'appuie sur plusieurs éléments :

Il faut une forte pluie d'orage, imprévue, qui rende le ruisseau terreux.

On n'utilise pas d'hameçon.

On confectionne une *boule* avec des vers de terre, enfilés les uns derrière les autres, au moyen d'un fil métallique très fin (ou autre).

Il faut un parapluie ... et un seau.

\*  
\*   \*

Dans l'eau salie et rendue opaque par la forte pluie, les anguilles évoluent en quantité.

On trempe dans l'eau, au moyen d'un bâton, la boule de vers attachée à l'extrémité d'une ficelle.

L'anguille mord dans la boule de vers. On la tire hors de l'eau, mais comme il n'y a pas d'hameçon, elle lâche rapidement prise.

Le parapluie placé à proximité immédiate - ouvert à l'envers - permet de la recueillir avant qu'elle ne rejoigne son élément, et tour est joué !

Il n'y a plus qu'à faire glisser l'anguille du parapluie dans le seau.

Bien entendu, les ruisseaux à anguilles sont sains, exempts de matières chimiques (pesticides, engrais, etc... ) ce qui, hélas, devient de plus en plus rare.

## LA CAVERNE D'ALI BABA ou NOEL AU MOIS D'AOUT

En cette matinée d'août 1944, la journée s'annonçait chaude. Le soleil était déjà haut dans le ciel et les hirondelles avaient depuis longtemps commencé à faire leur marché en zigzaguant au-dessus de nos têtes.

Assis sur le bord du trottoir, Jeannot et moi discussions sur le programme de la journée : allions-nous chasser les *muriers* dans le grand figuier du bois de la gare ou, allions- nous traquer les grillons dans les hautes herbes du terrain de rugby ? Nous en étions là de nos réflexions quand, soudain, une sourde explosion nous fit tressaillir, puis une seconde, puis une troisième, puis d'autres dans un rythme désordonné. Manifestement, elles provenaient des falaises... D'un bond nous fûmes sur le boulevard de la mer, complètement désert, et effectivement, de lourdes volutes grisâtres montaient vers le ciel, là-bas du côté des deux rochers massifs, détachés en mer, dénommés, *les jumeaux*.

Nous nous concertâmes rapidement et décidâmes d'aller voir de plus près ce qui se passait. Bien entendu, il n'était pas question d'emprunter la route nationale, trop encombrée de véhicules de l'armée allemande, mais d'utiliser un petit chemin creux, peu connu - sauf de nous, bien entendu - et, ô combien pittoresque avec ses bordures de thuyas et de hautes haies aux épines acérées qui nous offraient de succulentes mûres noires. Les merles s'y pourchassaient sous l'œil amusé des rouges-gorges et des mésanges charbonnières...

Nous longeâmes discrètement une portion de route nationale, passâmes, le dos courbé, en bordure de l'établissement *Hélio-marin*, ancien bâtiment pour enfants

malades, mais actuellement occupé par l'armée allemande. Nous remarquâmes que dans les cours régnait une activité fébrile et inhabituelle : des soldats s'affairaient autour de nombreux véhicules sous les ordres gutturaux de gradés nerveux et impatients.

Nous ne nous attardâmes pas à observer toute cette activité et, accélérant le pas, nous prîmes le chemin du *château*. Il s'agit d'un édifice original, timide réplique d'un château médiéval, construit sous Napoléon III et propriété, à cette époque, du Comte d'Abadie, célèbre savant et explorateur. Ce château était occupé par l'état-major allemand, car, outre son confort, il offrait une vue imprenable sur l'ensemble des falaises et sur une grande partie de l'océan.

Notre chemin devenant de plus en plus étroit, se transformant en véritable taillis nous nous arrê tâmes et par une éclaircie dans la verdure, couchés côte à côte, nous avons, nous aussi une vue panoramique sur les falaises et la mer bleue, splendide... mais vide de tout bateau.

Effectivement, des blockhaus sautaient dans le lointain, dynamités par les Allemands. Le spectacle était impressionnant! Soudain, une explosion d'une puissance inouïe se produisit sur notre droite nous projetant brutalement dans les ronciers, alors qu'une nappe de chaleur intense nous passait dessus : un blockhaus venait d'être volatilisé à quelques dizaines de mètres de nous ! Miraculeusement indemnes mais couverts d'une épaisse poussière rougeâtre et un tantinet *sonnés*, nous reprîmes, à fond de train, le petit chemin creux, en sens inverse, sans nous préoccuper des ronces qui lacéraient nos jambes et des basses branches qui nous fouettaient le visage.

Ouf ! Nous avons eu chaud et nous en savions assez !... Après un tel chambardement, les Allemands allaient incontestablement partir !



Les explosions durèrent deux jours secouant les maisons, en faisant vibrer les vitres des fenêtres, ouvertes, de toutes les maisons. Puis par les volets entrebâillés, nous vîmes les soldats allemands, casqués, qui se mirent à refluer vers le nord, à pied, à bicyclette, dans des charrettes tractées par des chevaux ou plus rarement, dans des véhicules blindés. Ce n'étaient plus les conquérants joyeux à l'équipement impeccable que nous avions vus arriver il y a quatre ans, au début de l'occupation, mais une troupe de fuyards, poussiéreux, n'emportant que le strict nécessaire et laissant derrière eux les ruines de leur puissance passée...

Le lendemain de ce défilé, plus rien ! Les rues demeuraient désertes, les explosions avaient cessé. Un calme inhabituel régnait sur le quartier. Timidement quelques drapeaux français apparaissaient aux fenêtres... dont chez nous. Mes parents étaient farouchement gaullistes...

Moi, dans ma tête, je me disais : ce n'est pas possible, tout n'a pas sauté. Les Allemands n'ont pas tout emporté ! Il doit rester *des choses*. Il faut que j'aie vu cela. J'en fis part à mes parents... et je me vis opposer un NON catégorique.

- Pas question Jean ! Tu restes ici : les Allemands peuvent revenir et il en reste peut-être encore, en arrière-garde, pour assurer une surveillance !

Et pour conforter son refus, ma mère m'enferma à double tour, dans la chambre que je partageais avec mon jeune frère.

Obéissant (!), je décidai de passer outre l'interdiction ! Enjambant la fenêtre et le mur du petit poulailler qui était adossé à notre chambre, ce fut pour moi un jeu d'enfant (c'est le cas de le dire !) que de me retrouver, en liberté, dans le vaste parc qui, à l'époque, était contigu à notre maison.

Je décidai d'aller chercher Jeannot : manque de chance, il n'était pas là ! Alors, je pris la décision d'aller seul en exploration. Mais vers où diriger mes pas ? L'*Hélio-marin* me

semblait un peu éloigné et trop important, et les visiteurs en quête de ravitaillement y seraient sûrement nombreux ! J'optai donc pour le *Nid marin*, également ancien centre d'hébergement pour enfants déficients, construit sur un vaste promontoire avec une vue splendide sur la mer et plus proche de la maison.

Grimpant hardiment la rude côte qui permettait d'y accéder, je doublai sans difficulté quelques *civils*, que je connaissais pour la plupart, et qui avaient eu la même idée que moi ! Arrivé au sommet, j'entrai dans le bâtiment principal et mon attention fut immédiatement attirée par des bruits sourds et brutalement répétés qui émanaient du premier étage. Je m'y rendis rapidement pour assister au spectacle d'une dizaine de personnes qui, à coups de hache, s'efforçaient d'enfoncer la porte d'un vaste local. J'approchai en toute hâte et, par un carreau cassé, j'aperçus confusément des boîtes de conserve à l'intérieur...

Sans hésiter, j'agrandis l'ouverture du carreau cassé en évitant de m'entailler avec des débris de verre, je pénétrai à l'intérieur (je n'étais pas très épais à l'époque !), et là devant mes yeux éblouis, étaient entreposées sur des rayonnages, d'énormes quantités de boîtes de sardines et de thon à l'huile ! Bien rangées, elles brillaient du plancher au plafond.

Extasié, je songeais que tout cela m'appartenait - provisoirement bien sûr, car les coups sur la porte redoublaient - J'en étais donc propriétaire, pour quelques minutes, puisque j'étais seul dans cette caverne d'Ali Baba ! Mais que faire ? Je n'avais sur moi qu'une petite chemisette et un pantalon court avec deux poches, tenu par les inévitables bretelles ! Je fis un nœud à ma chemisette pour qu'elle serre bien ma taille, et j'emplis rapidement de boîtes de conserve mes dérisoires sacs à provision: cela faisait au maximum une vingtaine de boîtes... un bien piètre prélèvement sur l'énorme

quantité de boîtes disponibles qui semblaient me narguer ! Je jetai un regard désespéré sur tout ce qui m'entourait et sentis des sanglots d'impuissance envahir ma gorge. Mais soudain, une observation capitale me fit tressaillir et changea mes perspectives. Je constatai que les étagères s'arrêtaient à environ une dizaine de centimètres du sol laissant ainsi un important vide disponible! Formant un cercle avec mes bras, je fis dégringoler un maximum de boîtes qu'à grands coups de pieds j'envoyai, au fur et à mesure, sous les dernières étagères !

Brusquement, la porte céda enfin et une foule se rua dans la pièce, me plaquant contre les parois du local. En cinq minutes tout fut liquidé... sauf ma réserve secrète : personne n'avait regardé sous les dernières étagères !...

Seul, je m'assis donc à même le sol en m'interrogeant sur le moyen d'évacuer mon trésor caché... Soudain dans l'encadrement des vestiges de la porte, je vis apparaître mon père, envoyé à ma recherche par ma mère. Il poussa un *ouf* de soulagement en me voyant... intact !

Sans lui laisser le temps de souffler, je lui dis :

- Papa, va vite chercher n'importe quoi qui puisse contenir de grosses choses. Je t'expliquerai après. Ahuri, mais sans mot dire, mon père partit en quête d'un contenant. Au bout d'une dizaine de minutes, il revint avec... un drap. C'est tout ce que j'ai trouvé, me dit-il !

- Étends-le lui dis-je, et maintenant, regarde : avec un morceau de bois de la porte brisée, je commençai à extraire de dessous les étagères une confortable quantité de boîtes de sardines et de thon. Éberlué, mais ô combien ravi, mon père entassa tout cela dans le drap en prenant soin d'attacher ses quatre coins et hissa le tout sur son dos.

Mais attendez, ce n'est pas fini !

En sortant avec notre butin, je dis à mon père :

Suis-moi, il y a peut-être encore un coup à faire!

En effet, quand j'allais chercher dans les déchets ménagers du *Nid marin* des pelures de pomme de terre pour nourrir notre cochon, (nous élevions effectivement un cochon dans une petite porcherie que mon père avait construite au fond du jardin), j'avais remarqué qu'un brave soldat, juché sur une antique remorque tractée par un paisible cheval, allait régulièrement retirer des boîtes de conserve dans un petit bâtiment isolé. Je partis donc à la recherche de ce bâtiment, mon père m'emboîtant le pas avec son chargement ! Je finis par le découvrir et par un heureux hasard, il n'était pas fermé à clef. Nous y découvrîmes une série de grosses boîtes de conserve, rangées comme à la parade et qui semblaient nous tendre les bras ! Il y en avait des brunes et des blanches, sans étiquettes (c'était d'ailleurs sans importance, car nous ne connaissions pas l'allemand !) Notre choix se porta sur les boîtes blanches, apparemment plus accueillantes, mais pour faire bonne mesure, nous complétâmes la collection par quelques boîtes brunes.

Avec mon père, ployant sous le fardeau, nous atteignîmes la maison tard le soir ; ma mère et ma grand-mère commençaient à se faire de sérieux soucis à notre sujet.

Épilogue 1 : Après avoir distribué quelques boîtes à de proches voisins (la guerre avait scellé d'incontestables liens de solidarité et d'entraide entre les gens) nous savourions notre conquête : les conserves avaient été fort rares durant la guerre, rude période de disette. Dans un premier temps, thon et sardines furent délicieux. Mais comme nous n'avions peu ou pas de lait, rarement du beurre et encore moins de chocolat ou de café, notre grand-mère prit l'habitude de nous donner, à mon frère et à moi, des sardines ou du thon pour notre petit déjeuner du matin, à tel point qu'au bout de quelques mois,

nous ne pouvions plus les voir!... Quant aux grosses boîtes de conserve, les blanches contenaient du riz au gras et les brunes, une délicieuse viande tendre : mauvais choix lors de leur découverte !

Mais qu'importe ces minimes avatars : toutes ces boîtes récupérées dans cette triste période de pénurie furent pour nous un inestimable cadeau que nous fit le Père Noël... au mois d'août 1944 !

## **JEUX INTERDITS**

### *Déminage*

Cette fois c'était vrai, les Allemands étaient définitivement partis, après quatre longues années d'occupation ... et sans intention de retour !... Certes, ceux que nous venions de voir quitter Hendaye, en ce mois d'Août 1944, n'avaient rien à voir avec leurs fringants prédécesseurs de Juin 1940 ! Ces derniers étaient des vainqueurs auréolés par les lauriers de leurs victoires et auxquels leur Führer promettait de nouveaux triomphes !... Ceux qui s'en allaient étaient déjà vaincus. Les chars et les automitrailleuses s'en étaient allés depuis longtemps rejoindre les steppes de Russie et les soldats vieillissants qui empruntaient la nationale vers Saint-Jean- de-Luz, ne disposaient que de quelques voitures légères et de pesants chevaux de trait.

Et pourtant, ils avaient fait bien des dégâts avant de prendre la route, en démolissant systématiquement tous les

ouvrages qu'ils avaient construits en cette extrémité du *Mur de l'Atlantique* qu'était Hendaye.

A l'ombre du Château d'Abbadie, nous contemplions, Jeannot et moi, l'ampleur des démolitions qui s'étendaient jusqu'à la lisière des falaises : blockhaus éventrés par les explosifs dont ils avaient été bourrés, carcasses de canons éparpillées, blocs de béton hérissés de ferraillements tordus, dispersés dans les champs et partout des fumées noires portant le deuil de ces charmantes fermes basques : camouflages dérisoires des redoutables fortins de béton... qui n'avaient servi à rien !

Notre regard errant sur ce spectacle de désolation s'arrêta soudain sur un groupe de silhouettes humaines. Comment ! il restait encore des êtres vivants dans ces ruines ?

En effet, là-bas, dans le lointain, s'activaient des équipes d'hommes, pour la plupart en uniformes verdâtres, laissant supposer qu'il s'agissait de prisonniers Allemands sous surveillance.

- Viens, Jeannot, allons voir cela de plus près !

Après avoir parcouru un bout de chemin, nous nous arrê tâmes à distance respectable d'un groupement *militaire* qui, apparemment, *déminait* un champ. Effectivement, il s'agissait bien de prisonniers allemands qui étaient chargés de la besogne.

Ils procédaient de la façon suivante :

- Deux prisonniers munis d'un détecteur (les fameuses poêles à frire) étaient chargés de localiser les mines et d'en signaler la présence par un petit drapeau jaune,

- Un second groupe *neutralisait* la mine à l'aide d'une simple goupille métallique introduite entre le percuteur et le détonateur (c'est en posant le pied sur le percuteur qu'on permettait à celui-ci de heurter le détonateur et de provoquer l'explosion mortelle). La fameuse goupille

bloquait le percuteur interdisant tout contact avec le détonateur... et donc empêchait l'explosion. Ensuite, il déterrait la mine. Nous ne perdions pas une miette de ces opérations !...

- Enfin, un troisième groupe était chargé de *vider* les mines neutralisées en dévissant la mine en deux : de la partie haute étaient prélevés le percuteur et le redoutable détonateur avec sa charge explosive et de la partie basse, en fait l'essentiel du volume, était extraite une masse relativement conséquente de billes d'acier, recueillies dans un bac métallique. Les percuteurs et détonateurs étaient, quant à eux, précautionneusement entreposés dans un second bac métallique.

Le travail progressait lentement, très lentement même, et pour cause !

Les équipes de déminage œuvraient sous la surveillance symbolique et débonnaire de deux F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) armés de mitraillettes Sten de fabrication anglaise. Quant aux prisonniers allemands, d'où venaient-ils ?... Mystère... car il n'y avait jamais eu de combats avec les F.F.I. dans la région hendayaise ! Même remarque pour les F.F.I. En fait, ces derniers étaient de braves types *locaux* qui avaient été *requis* pour assurer des opérations de surveillance ou de contrôle de la circulation. A mon avis, la plupart, n'avait connu en matière d'armes... que le fusil de chasse !...

A la nuit tombante, le travail cessa et tout le monde s'en alla rejoindre un camion stationné à proximité, en emportant les caisses de billes et de percuteurs/détonateurs. Nous aussi prîmes le chemin du retour en empruntant un petit sentier bordé de thuyas... et revînmes sur nos pas...

Il nous fallait voir de plus près le chantier en cours. Certes, nous savions que des champs étaient minés, d'autant plus

qu'un dramatique accident s'était produit peu de jours auparavant, bouleversant les habitants du quartier : bravant les interdits de circulation sur les falaises, le père de deux copines de notre âge, allant à la pêche, avait été tué par l'explosion de l'un de ces engins.

Avec Jeannot, nous empruntâmes le sentier balisé et sécurisé jusqu'à l'emplacement des caisses métalliques évacuées. Là, comme nous le supposions, nous trouvâmes un nombre appréciable de billes d'acier qui nous parurent idéales pour un tir au lance-pierre. Nous en remplîmes nos poches.

Notre instinct ne nous avait pas trompé. Ces billes d'acier étaient d'une fabuleuse précision... et d'une redoutable efficacité ! Elles ne brisaient pas une vitre, comme un vulgaire caillou, mais y faisaient seulement un simple trou... laissant intact le reste du carreau. Vous pensez quelle était la puissance de jet ! Impropre pour la chasse car elles auraient pulvérisé les mûriers ou les pinsons. Seuls les goélands ou les mouettes pouvaient être des cibles potentielles, surtout quand, par grands vents, ils faisaient du *sur place*... mais aucun intérêt, car c'étaient des oiseaux non comestibles !

Bien entendu, avec tous les copains de la *Patrouilles des Sioux*, nous tombâmes d'accord pour en proscrire l'usage lors de nos combats avec les *Masques Jaunes* : ces billes pouvaient être *tueuses* au sens propre du terme ! Par contre, pour le tir sur des bouteilles vides ou des boîtes de conserve, c'était l'idéal !

Bien évidemment, à force de tirer à tort et à travers, notre petit sac de billes fut rapidement épuisé. La seule solution... aller *refaire le plein* !... Avec Jeannot, nous décidâmes donc de nous charger de cette besogne. N'étions-nous pas les chefs ?...



C'est là que l'inconscience se confondit avec l'ignorance du danger.

Nous savions où se trouvaient les billes et comment elles étaient extraites. Nous savions aussi que les démineurs ne laissaient rien traîner : ils emportaient tout. Les billes que nous avons ramassées avaient été accidentellement perdues et non volontairement abandonnées. Il ne restait donc disponible que les petits drapeaux jaunes des mines neutralisées par la petite goupille mais non encore extraites du sol. Nous décidâmes, tout bonnement, de passer de bonne heure, avant les équipes de déminage et de faire un petit prélèvement personnel de deux ou trois mines pour en extraire la précieuse grenaille !

Nous voilà donc partis à la recherche d'un champ aux petits drapeaux jaunes. La trouvaille fut rapide : il nous suffisait de suivre les petits sentiers balisés donc sécurisés. Pas âme qui vive à l'horizon. Seuls quelques lapins de garenne, dérangés en plein *casse-croûte*, bondissaient prestement vers le taillis le plus proche ! Le soleil qui se levait donnait des allures de jonquilles à nos petits drapeaux... Nous en avisâmes deux, pas trop éloignés du sentier et, à plat ventre, nous rampâmes jusqu'à eux. Le sommet de la première mine apparut au ras du sol avec son court trident qui attendait traîtreusement le pied de sa victime. Nous aperçûmes également la *goupille* qui, rassurante, la rendait inopérante.

A l'aide de nos minces couteaux de poche, nous nous mîmes à creuser autour de l'engin pour le dégager du sol. Je reconnais que notre souffle était court et que malgré l'heure matinale, des gouttes de sueur perlaient sur notre front... Enfin, la mine apparut, effrayante... mais inoffensive ! Répétant les gestes des démineurs, que nous avions attentivement vu opérer, nous dévissâmes la partie supérieure, - telle une boîte de conserve - extrayant avec une

infinie méticulosité, percuteur et détonateur (heureusement séparés par la goupille) pour recueillir enfin les billes convoitées.

- Dis, Jeannot, pas mal notre boulot! mais il nous faudrait *décharger* une ou deux autres mines pour obtenir une quantité satisfaisante de billes

Et nous voilà repartis pour la récupération d'une seconde mine...

Mêmes gestes, même appréhension, mais l'heureuse issue de la *vidange* de la première mine, nous donnait confiance... et assurance !

Enfouie dans la terre un peu plus argileuse, elle nous donna plus de mal pour son extraction et nos petits couteaux soumis à dure épreuve commençaient à demander grâce.

Notre obstination fut récompensée et nous eûmes enfin, entre les mains un nouvel engin. Pour la suite, ça s'annonçait mal ! Impossible de dévisser la partie supérieure, une rouille sournoise s'y était installée ! On la gratta consciencieusement... Rien à faire...

Jeannot, prends le bas à deux mains et tourne à droite, moi, je prends le haut et je tourne à gauche. Surtout, attention à la goupille !

Sitôt dit, sitôt fait, au commandement, nous forçâmes, chacun de notre côté... Rien à faire, la garce résistait toujours !

- Allons, on recommence ! Au commandement, on tourne, hoop !

Enfin le pas-de-vis céda. Le couvercle s'ouvrit et... catastrophe, la goupille fut également éjectée...

Bien sûr, il n'était pas question de laisser tout sur place et de déguerpir ; les conséquences de cet incident pouvaient être dramatiques pour n'importe qui, à commencer pour les démineurs et leurs gardiens.

Alors, à plat ventre, nous voilà lancés dans la recherche de cette maudite goupille, tâche ô combien délicate, car une aiguille de métal dans de l'herbe sèche, haute d'une dizaine de centimètres ça ne saute pas aux yeux... (sans faire de jeux de mots !...). Le soleil commençait à monter, les artificiers allaient arriver... et nous, nous continuions à épilucher le sol avec un espoir qui allait en s'effilochant...

Soudain, un petit éclat brillant dans un rayon de soleil m'apparut au milieu d'une touffe !

- Jeannot, je l'ai !

Et, la serrant bien fort entre le pouce et l'index, j'allai, avec mille précautions, la réintroduire dans sa cavité de sécurité. Ouf ! ça y était et seulement alors, notre cœur se remit à battre normalement et nos mains retrouvèrent leur désinvolture.

Nous finîmes notre travail de récupération des billes mais il ne fut pas question de retenter l'aventure avec une autre mine. Nous nous contentâmes du butin des deux engins et regagnâmes prestement notre quartier général de Gozoa.

Cette histoire de la mine *réactivée* était définitivement entrée, par la grande porte, dans le sanctuaire, relativement limité, des événements inoubliables !...

## *Hector et le hibou*

Mais passons à une histoire moins dangereuse... enfin en y ajoutant le qualificatif de *a priori* !

Un jour, Jeannot ramena à Gozoa, en provenance de je ne sais où... un fusil de guerre ! Impressionnant par sa longueur et surtout par son poids ! Il nous laissa pantois ! Qu'allions-nous faire d'une telle arme ? Quel était ce type de fusil qui ne ressemblait à nul autre ? Nous connaissions bien, pour les avoir vus entre les mains des occupants, le mousqueton et le Lebel français, et bien sûr le Mauser allemand. Mais celui-ci au calibre indéfini, était incapable d'accepter l'une ou l'autre des munitions que nous possédions, récupérées dans les stocks allemands après leur départ. Pourtant, il nous fallait bien utiliser cette arme de guerre, d'autant plus que c'était la seule que nous possédions. Oh ! bien sûr, non pas pour nos combats contre les *Masques Jaunes* mais simplement pour dire : "*voilà, nous utilisons une arme de guerre !*", ne serait-ce que pour chasser... mais quoi ?... on verra plus tard...

Pour l'instant, il fallait le faire fonctionner...

Après de vains essais pour associer calibre et munitions, nous finîmes par trouver la solution en emboîtant l'un dans l'autre deux bouts de tuyau de cuivre de dimensions différentes quant à leur ouverture. On les enfonça dans le canon du fusil. Ça marchait *au poil*. Nous avions un fusil à trois canons!... dont le plus petit pouvait recevoir une balle de mousqueton !

Bien entendu, il était impossible de chasser avec des munitions de guerre possédant une balle d'acier en extrémité ! Aussi, nous entreprîmes de substituer à cette dernière, extirpée avec une paire de pince, une charge de *plombs* approximativement *ronds* figés dans de la cire fondue. Je dis

approximativement, car nous obtenions des plombs *ronds* en roulant entre deux plaques de marbre des plombs *carrés*, coupés au couteau dans un morceau de tuyau - évidemment de plomb - que nous utilisions pour chasser les mûriers.

Tout cela est peut-être simple à dire mais c'était un sacré boulot ! Vint le jour du premier essai. Téméraires, mais pas fous, nous fîmes cette tentative à... distance ! Les deux canons encastrés dans le troisième, la cartouche bricolée dans la culasse du fusil, ce dernier, solidement ancré au sol par deux piquets liés. Nous attachâmes la gâchette à une longue ficelle à l'extrémité de laquelle nous nous mîmes à plat ventre, Jeannot et moi. A noter qu'à une dizaine de mètres du bout du fusil, nous avions accolé à un parpaing, une plaque de carton, histoire de voir si les plombs, la percuteraient. Il ne restait plus qu'à tirer sur la ficelle !

Un coup sec et une impressionnante détonation secoua le secteur dans un nuage de poussière. Nous courûmes vers le vieux fusil : à part les deux tuyaux qui avaient jailli du canon en même temps que la décharge, tout s'était bien passé et, comble de satisfaction, le bout de carton avait été perforé par quatre plombs ! Incontestablement, notre nouvelle arme, remaniée, était opérationnelle ! c'est-à-dire, surtout, d'utilisation sans risque pour le tireur.

Restait deux choses à résoudre : lui trouver un nom... et une victime potentielle. Pour le nom, sur proposition de Jeannot, ce fut Hector (pourquoi... je n'en sais trop rien !) Quant à la victime, nous décidâmes que ce serait un hibou !

En effet, pas loin du quartier, il y avait, accolée à la côte conduisant à la gare, une grande propriété appelée Semelin - vraisemblablement du nom de son propriétaire - fermée depuis le début de la guerre. En fait, il s'agissait d'une vaste maison de deux étages, lugubre et sans caractère, entourée de hauts sapins enserrés dans des broussailles. A son extrémité

sud, l'un de ces arbres était le dortoir attiré d'un magnifique hibou qui, ponctuellement, chaque soir, regagnait la même basse branche pour y passer la nuit.

Nous avons depuis longtemps observé ce manège sans être tentés une seule fois d'y mettre fin en utilisant nos lance-pierres. Un hibou ne se mange pas !... Et puis ça risquait de nous porter malheur ! (réminiscence des *Contes et Légendes du Pays Basques*).

Mais pour tester Hector, pourquoi ne pas faire une exception ? Nous voilà donc partis, à la tombée de la nuit, pour nous planquer dans un bosquet à proximité immédiate du sapin-perchoir de notre hibou. Soudain, une ombre furtive se dessina dans la sombre clarté du ciel et notre oiseau vint se jucher sur sa branche habituelle !

Jeannot orienta posément Hector vers notre hibou, visa calmement et tira. Bruit assourdissant, fumée intense, tuyaux de rajout filant hors du canon et... envol précipité de notre rapace nocturne !

Manqué!

- Décidément mon pauvre Jeannot, tu es meilleur au lance-pierre qu'au fusil. Louper une telle cible à six mètres, c'est pas glorieux ! Cela s'appelle manquer un pachyderme dans un couloir !

- Bon, bon, ça va... D'accord, on remettra ça demain... et ce sera ton tour de tirer.. si le hibou veut bien revenir !

- Tu as raison, tu l'as peut-être mortellement blessé, ajoutai-je avec un sourire moqueur.

Révision du fusil, confection d'une nouvelle cartouche, plus performante avec des plombs plus petits, donc plus nombreux, et retour à l'emplacement de la veille. Surprise, à l'heure habituelle, notre hibou était de retour sur sa branche fétiche, ce qui nous laissa supposer que notre démonstration de la veille ne l'avait guère impressionné. (Dans un murmure, je fis

rapidement remarquer à Jeannot qu'il ne portait aucun pansement, attestant qu'il avait été blessé la veille !)

Je retins mon souffle, pour ne pas trembler, je visai soigneusement ma cible et... boum... je lâchai mon coup de fusil. Même scénario que la veille, quant à la mise en scène avec envol précipité de notre hibou !

- Dis donc, Jean, ce sont des plombs ou des grains de blé que tu as mis dans la cartouche? En fait, tu n'es pas meilleur que moi !

- Évidemment, influencé par ton exemple, je ne pouvais faire mieux !

Vexés l'un et l'autre, nous décidâmes de remettre ça le lendemain. Même résultat ! Et de soir en soir, avec des tirs à tour de rôle, le spectacle se répéta cinq ou six fois. Ce qui était surprenant, c'est que, armé d'un incontestable culot, le hibou revenait toujours sur sa même branche, confiant dans son immunité... ou dans notre maladresse !

Exaspérés, nous estimâmes que cette affaire avait assez duré et qu'elle dépassait à présent Hector. Elle devenait un conflit direct entre nous et le hibou qui semblait nous narguer : on ne pouvait continuer à se laisser ridiculiser par ce noctambule à plumes ! C'était maintenant une affaire d'honneur !

Excluant le lance-pierre, on décida de monter une véritable opération *commando* : sa peau, on l'aura avec... une fusée !

Voilà le plan retenu : il s'agissait de placer une fusée (de récupération allemande) bien calée entre deux bâtonnets à l'aplomb exact du perchoir de notre volatile (facile à déterminer par les fientes qu'il laissait choir) et la faire partir dès qu'il aurait pris ses aises pour passer la nuit.

Malheureusement, nous n'avions pour allumer la fusée que du cordon d'allumage (également de récupération) qu'il nous fallait enterrer pour que sa combustion *fumigène* n'effraie pas notre volatile. La base de la fusée (emplacement de la poudre) fut percée avec une vrille pour permettre le passage de l'extrémité du cordon d'allumage.

Nous passâmes une bonne partie de l'après-midi à monter notre piège. Et puis vint le soir. Ce qui nous inquiétait, c'est que de lourds nuages noirs envahissaient peu à peu le ciel, annonciateurs d'un orage proche. Sale perspective qui risquait de faire capoter notre opération...

Nous nous planquâmes dans notre cache et nous vîmes, sans surprise, à son heure habituelle, notre hibou prendre place sur sa branche favorite. On lui laissa le temps de s'installer...

Alors, posément, Jeannot frotta une allumette en prenant soin de bien l'abriter dans le creux de sa main pour en cacher la flamme et mit le feu au cordon d'allumage qui s'enflamma immédiatement sous terre. Quelques secondes d'attente et dans une éclatante détonation, la fusée jaillit du sol, véritable feu d'artifice... miniature !

Tout le reste alla très vite : le hibou enfumé, mais vivant, s'envola, cette fois complètement paniqué, et la fusée, titubant entre les branches cherchait aussi la sortie dans un environnement de flammèches !

Le sapin étant un résineux, ce qui devait arriver, arriva ! Il commença à s'embraser ! Cela, nous ne l'avions pas prévu ! En quelques secondes, nous imaginâmes l'ampleur de la catastrophe : le feu pouvait se propager et les vestiges de notre



savant montage être découverts. La grande ombre vengeresse du gendarme Récalde se profilait déjà à l'horizon...

Mais tout à coup, alors que nous étions au seuil de la panique, le ciel nous vint en aide : précédé d'un éclair fulgurant, un coup de tonnerre ébranla l'atmosphère déclenchant une pluie diluvienne ! L'orage venait d'éclater.

Jamais nous n'éprouvâmes un tel plaisir d'être trempés jusqu'aux os ! La pluie rageuse balayait tout, éteignait tout, emportait tout... même et surtout nos appréhensions !

La conclusion de cette histoire ?

- Tout d'abord, *la grâce* du hibou qui par son cynisme (!) et sa ténacité, la méritait bien (à charge pour lui de se trouver un autre site d'accueil).

- Ensuite la mise à la retraite d'*Hector* qui alla rejoindre dans les dépôts de Gozoa notre stock de munitions : une baïonnette de fusil Lebel et une mitrailleuse tronquée de type Hotchkiss, inoffensive, que mon frère Pierre, alors âgé de huit ans, et son inséparable copain Dédé, avaient pris en affection pour simuler d'épiques combats à *l'arme lourde* !

Nota : En ce qui concerne *Hector*, nous apprîmes, bien plus tard, qu'il s'agissait d'un fusil Gras, de fabrication américaine, créé avant la guerre de 1914-1918 (aux environs des années 1890), c'est dire qu'il avait dû connaître bien d'autres aventures.

Autre précision : dans mes récits, je parle souvent de munitions de *récupération* allemandes. Bien entendu, nous ne les avons pas trouvées sur la plage ou dans les caniveaux ! Cela tient au fait suivant : lors de l'une de nos errances dans les ruines bétonnées, encore fumantes, laissées par l'occupant, nous tombâmes, Jeannot et moi, tout à fait par hasard, sur une petite casemate verrouillée, volontairement envahie par la végétation (quoi de plus naturel en matière de camouflage !).

Pourquoi n'avait-elle pas été pulvérisée par un explosif lors du grand *nettoyage* ?... Mystère...

Après en avoir forcé la serrure avec mille précautions, nous découvrîmes à l'intérieur un impressionnant stock de munitions ! Pour les avoir toutes, entièrement ou en partie, utilisées, j'en connais encore par cœur le contenu. Bien rangées, et même numérotées, se côtoyaient : des caisses de chargeurs de balles *réelles* ou à *blanc* pour fusils français (Lebel et mousqueton) ou allemands (Mauser), des sacs de poudre pour fusil ou pour canon, des caisses de fusées, des rouleaux de cordons d'allumage, des caisses de grenades à mains, des douilles amorcées de canon de 105... et de la dynamite !

En ce qui concerne cette dernière, qui se présente sous forme de *boudins* enveloppés d'une espèce de papier d'emballage et ayant la consistance d'un morceau de *mastic*, disons qu'en l'état, elle était inoffensive ! car il manquait, heureusement d'ailleurs, l'élément essentiel qui est le détonateur ! Aussi servit-elle essentiellement aux cuissons. Toute la famille l'utilisait - même ma mère - pour l'allumage du combustible pour le chauffage extérieur de sa lessiveuse ! Cette petite flamme légèrement bleutée avait un pouvoir calorique remarquable.

Le déménagement de ce stock de munitions de la casemate dans le sous-sol inoccupé de la maison de Jeannot, se fit en trois ou quatre jours, dans la plus grande discrétion et avec une extrême prudence ! Si tout le dépôt avait simultanément pris feu... une bonne partie du quartier aurait été sérieusement secouée !... quant à la maison de Jeannot !...

Voici trois histoires qui sentent la poudre, sans manquer pour autant de pittoresque. Nous appellerons la première :

### *La pêche aux anguilles*

Comme je l'ai précédemment indiqué, l'une de nos occupations favorites était la pêche aux anguilles. Cela tenait aussi au fait que notre grand-mère savait savoureusement les accommoder avec l'inévitable hachis d'ail et de persil, incontournables ingrédients de toute cuisine méridionale et basquaise en particulier !

Notre territoire de pêche était un petit ruisseau qui serpentait paresseusement à travers de vertes prairies où paissaient tranquillement quelques vaches de race indéterminée, à la robe type *camouflage de paras*, et dont le pis, chétif, donnait son lait avec une regrettable parcimonie. Rien à voir bien évidemment avec les séduisantes *blondes d'Aquitaine*, que nous connaissons actuellement, au pis lourd et à l'impressionnante carrure et qui relèguent au rang de respectueuses *antiquités* ces piètres ruminants de mon enfance !

Pour en revenir à nos anguilles, je vous ai déjà conté comment nous les pêchions au parapluie, par temps d'orage. Mais comme les orages n'étaient heureusement pas fréquents, nous les pêchions habituellement *au cordeau*. Ce dernier, comme son nom l'indique, était constitué d'une solide corde, arrimée à chacune de ses extrémités à deux grosses pierres destinées à le maintenir au fond du ruisseau. D'une longueur de deux à trois mètres, il comportait tous les quarante à cinquante centimètres, une ligne qui lui était attachée et à l'extrémité de laquelle était fixé un gros hameçon amorcé avec un viron. Chaque cordeau avait ainsi quatre à cinq lignes.

Les cordeaux, généralement au nombre de cinq ou six, pour s'assurer d'une pêche *convenable*, étaient immergés à intervalles plus ou moins réguliers en fonction de la profondeur du lit du ruisseau. Disons qu'en moyenne, ces intervalles oscillaient entre dix et vingt mètres. Posées à la tombée de la nuit, nos lignes pêchaient donc toute la nuit : les anguilles - hormis les jours de violents orages - ayant l'habitude d'aller faire leur marché durant les heures sombres ! Au petit matin, le *relevé* des cordeaux était pour Jeannot et moi, une joie indicible quand on distinguait, dès l'approche, une anguille prise, se tortillant dans l'eau, ou une déception quand les lignes étaient... vides. Mais généralement, la *gibelotte* était assurée. Certes, il nous arrivait parfois de prendre à l'hameçon des couleuvres terrestres mais dans ce cas, Jeannot se chargeait, seul, du boulot pour les détacher et les relâcher, car j'ai toujours eu en horreur les reptiles (hormis les anguilles évidemment !).

Vous l'avez compris, l'essentiel du travail du pêcheur, n'était pas de *monter* les lignes, mais de prendre des vairons pour servir d'appât !

Généralement, la tâche n'était pas compliquée : il suffisait de mettre dans un coin du ruisseau, fréquenté par ces petits poissons, une bouteille à *culot* dont nous avons préalablement fait sauter celui-ci et d'y mettre à l'intérieur quelques miettes de pain. Plongée dans l'eau, la bouteille, fermée à son extrémité par un bouchon, se transformait ainsi en *nasse*. Les vairons y entraient pour grappiller la mie de pain... et ne savaient plus en sortir ! Ainsi en l'espace d'une demi-heure, nous avions la vingtaine de vairons nécessaires pour amorcer nos lignes.

Or, ce jour-là, rien à faire, les vairons, certainement conduits par un leader soupçonneux, refusaient obstinément d'entrer dans la bouteille. Nous la changeâmes d'emplacement,

d'orientation... rien n'y faisait : les vairons continuaient à patrouiller autour de la bouteille. Mais pour y entrer, *que nenni...*

Comme il n'était pas dans nos habitudes de se laisser narguer par ces effrontés poissons d'eau douce, nous décidâmes d'utiliser les grands moyens, en l'occurrence, le *grenadage* !

Je m'explique.

Dans le stock de munitions que nous avons ramenées à la suite du départ des Allemands, nous avons, entre autres, quelques grenades *offensives*. J'ouvre ici une petite parenthèse au sujet des grenades. Les Allemands étaient généralement dotés de grenades à *manche*, à l'extrémité desquelles se trouvait une *goupille*, (encore une !), qui était retirée rapidement au moment du lancement, car elle libérait ainsi le système d'explosion qui intervenait une dizaine de secondes après.

Les grenades que nous avons récupérées étaient, quant à elles, des grenades de l'Armée Française, prises par les Allemands, avec bien d'autres choses, lors de la débâcle de 1940 ! Ces grenades étaient de deux sortes : les grenades *défensives*, lourdes et quadrillées, tenues *au poing*, et extrêmement dangereuses lors de l'explosion par la profusion des éclats d'acier qu'elles projetaient, et les grenades *offensives* faites d'un léger revêtement métallique bleu et dont on se servait au moment des assauts à *la baïonnette* (survivance de la guerre de 1914-1918). Il ne fallait pas que la grenade soit trop dangereuse pour celui qui l'envoyait... en avançant !

Nous, ce sont ces dernières que nous possédions !

Nous voilà donc partis chercher notre grenade. A notre retour, rien n'avait changé, les vairons continuaient à tourner *autour du pot* (enfin, de la bouteille !) sans y entrer !

- Rira bien, qui rira le dernier, grommela Jeannot avec un sourire en coin !

Il nous fallait à présent bien calculer notre coup... afin d'assurer notre projection sans manquer le trou d'eau. On tira au sort celui qui allait dégoupiller et lancer la grenade : ce dernier me désigna !

Je repérai un petit talus, pas loin du ruisseau. Voilà pour la *planque*. J'allai ensuite jusqu'au ruisseau pour évaluer la distance de tir et partant, ma force de projection.

- Bon, Jeannot, on y va !...

A plat ventre, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, bien calés l'un contre l'autre, je jetai un coup d'œil circulaire. Rien ! La première vache était à une distance respectable et le ruisseau continuait à murmurer doucement en écoulant son eau claire... Je dégoupillai la grenade en serrant bien fort la cuillère d'amorçage et hop ! je lançai l'engin. Un *plouf* significatif nous prévint que celui-ci était bien tombé dans l'eau... Quelques secondes d'anxieuse attente et une brève détonation, assourdie par l'eau fit fuser un geyser au-dessus du ruisseau. Nous relevâmes lentement la tête : silence complet ! D'un bond, nous voilà au bord du ruisseau. Consternés nous fixâmes, médusés, l'ampleur des dégâts ! Le limpide et bucolique coin à vairons avait disparu : plus une goutte d'eau et évidemment plus de vairons. Seules quelques feuilles de noisetiers, déchiquetées, jonchaient le sol sous une voûte de verdure complètement déplumée. Les oiseaux effrayés ne chantaient plus. Et même les grillons de la prairie avaient brusquement cessé leur lancinant «*cri-cri*».

Dubitatif, je me tournai vers mon copain :

- Dis, Jeannot, je crois que nos grenades, il faudrait plutôt les utiliser pour la pêche en mer, dans les falaises, car pour neutraliser un simple bout de ruisseau, la dose est un peu trop forte !

Conclusion : plus de vairons, donc pas de persillade d'anguilles en perspective !

Il nous restait quand même une certaine fierté : celle d'avoir utilisé pour la première fois (avec trop de succès) une grenade... même *seulement* offensive !...

La seconde histoire, d'un autre genre mais non moins spectaculaire, nous l'appellerons :

### *Jeannot et la fusée*

Depuis le départ des Allemands, le moindre événement inhabituel la moindre fête, qui auparavant serait passée inaperçue, donnait lieu à de spectaculaires réjouissances, manière en quelque sorte de manifester notre liberté retrouvée : plus de *couvre-feux*, plus de *patrouilles*, bref, le droit de faire ce que l'on voulait sans s'attirer les *foudres* de l'occupant !

Vous dire ce que nous fêtions ce jour-là... je n'en sais plus rien ! Mais quoi qu'il en soit, je me souviens que le *terrain des sports* était fort animé et que de temps en temps, quelques «*cuetes*» (prononcer : couettesses), fusées solitaires, jaillissaient vers le ciel ponctuant leur éclatement par un *boum* retentissant. Oh ! évidemment, rien à voir avec nos somptueux feux d'artifice actuels qui embrasent le ciel, mais pour nous, à l'époque, quelques pétards dans le ciel suffisaient à notre joie !

Nous n'avions connu jusqu'alors, en matière de feux d'artifice, que les longues rafales de balles traçantes des mitrailleuses allemandes, accompagnées par les lourds éclatements des obus des canons de la D.C.A. qui s'attardaient

sur les blanches silhouettes d'avions *alliés* piégés par les éblouissants projecteurs...

- Dis, Jeannot, si nous aussi nous faisons *partir* quelques-unes de nos fusées ? Histoire d'ajouter quelques éclatements et quelques lueurs supplémentaires dans le noir bleuté du ciel.

Nous voilà donc partis rejoindre notre dépôt pour y soustraire une bonne dizaine de fusées. Je précise que nos fusées de récupération étaient nullement destinées, dans leur usage naturel, à constituer des feux d'artifice mais à envoyer dans l'espace des signaux de guerre (vert, bleu, rouge... silencieux ou sonores...) ayant chacun une signification particulière. Bien entendu, les Allemands n'avaient pas laissé le mode d'emploi... qui d'ailleurs n'aurait servi à rien !

Nous voilà donc de retour, à proximité du stade, dans un coin isolé (toujours méfiants *les Sioux* !) avec nos fusées entassées dans une musette (de récupération allemande, bien sûr !)

- Manque de pot, Jeannot, nous n'avons plus de cordon d'allumage !

- Bah ! ne t'inquiète pas Jean, une traînée de poudre noire fera l'affaire.

Faire un trou à la base de la fusée avec notre vrille pour atteindre la poudre, bien caler l'engin avec deux piquets et étendre sur le sol une traînée de poudre noire jusqu'au percement de la fusée fut pour nous - experts en la matière - un jeu d'enfant (c'est le cas de le dire).

- Bon Jean, j'allume la poudre, éloigne-toi un peu ...

Jeannot gratta une allumette et enflamma l'extrémité du sillon de poudre...

Alors, tout alla à la vitesse d'un éclair. La fusée jaillit et je vis Jeannot, poussant un cri, porter ses deux mains sur son visage. Je me précipitai vers lui...

- Jeannot, Jeannot *voyons voir*, criai-je en lui écartant ses mains.



Alors apparut, à mes yeux terrifiés, un véritable visage d'indien, tout noir et zébré de rayures rougeâtres...

Jeannot n'avait plus ni cils, ni sourcils. Son nez saignant n'avait plus de peau et au-dessus de son front craquelé, une grosse touffe de cheveux achevait de se consumer. Heureusement, ses yeux hagards, n'avaient pas été touchés et cela me fit pousser un soupir de soulagement.

L'explication de l'incident m'apparut évidente. La poudre noire, contrairement aux poudres *conventionnelles* a une rapidité de combustion pratiquement instantanée. Cela, nous le savions, mais ce que nous ne soupçonnions pas, c'est que cette combustion soit aussi fulgurante ! et puis, par mesure d'économie n'avions-nous pas réduit à un trop strict minimum, la traînée de poudre noire d'allumage ?

Quoi qu'il en soit, Jeannot avait failli recevoir la fusée en pleine figure, ce qui aurait pu lui être fatal. Par chance la fusée n'avait fait qu'effleurer son visage... mais les dégâts spectaculaires n'étaient pas négligeables.

Soutenant Jeannot, je me précipitai vers la maison la plus proche. Il se trouvait que la propriétaire nous connaissait fort bien et, heureusement, nous portait quelque affection ! Le premier émoi passé, elle s'empessa de soigner Jeannot par un traitement à base d'eau oxygénée et de l'affreuse teinture d'iode ! Thérapie sommaire et efficace mais ô combien douloureuse en ce qui concerne la teinture d'iode : excellent élément désinfectant et cicatrisant, mais à l'insoutenable *brûlure* d'application !

Durant plusieurs jours, Jeannot promena son visage de Cheyenne agrémenté de bandes Velpeau. Puis peu à peu, tout s'estompa et disparut. Il ne conserva pas la moindre petite cicatrice en témoignage de ce glorieux *fait d'armes*... Ingrate Nature !

Une troisième aventure, toujours à base de fusées, pourrait s'intituler :

### *La course des bœufs*

A cette époque - et même avant - il n'existait pas dans notre commune de Service organisé de *ramassage des ordures* : pour la bonne raison qu'il n'y avait pas d'ordures ! Tout était naturellement recyclé ou réutilisé en l'état. Comme je l'ai indiqué, le plastique n'avait pas encore été inventé et les petits conditionnements non plus. Le papier servait à bien des usages et plus particulièrement à allumer le feu de la cuisinière à charbon qui, outre la confection des repas, demeurait le seul moyen de chauffage de tout l'appartement. En bref, on «*rôtissait*» dans la cuisine... et on gelait dans le reste des pièces ! Les déchets, ménagers pour l'essentiel, et les cendres de combustion servaient à faire un genre de compost pour amender la pauvre terre sablonneuse du jardin.

En fait, nous ne jetions pratiquement rien, mais néanmoins, chaque semaine une *benne à ordures*, sous forme d'un vieux tombereau tracté par une paire de bœufs, faisait une tournée symbolique. L'attelage était conduit par un paysan du coin, petit personnage aux jambes arquées, aussi *teigneux* que crasseux. Il s'appelait Ganichon... et nous ne l'aimions guère !

Un jour, pour une raison tout à fait futile, nous eûmes une sévère *prise de bec* Jeannot et moi avec ledit Ganichon. Il nous reprochait avec véhémence d'avoir jeté, dans son véhicule de ramassage, un paquet de tripes de poissons qui répandait une odeur pestilentielle !

Simple échange de réparties aigres-douces au début. Le ton monta rapidement, à tel point que le Ganichon, pris d'une rage

soudaine, fonça sur nous avec son bâton ferré, prolongé par une courte *pointe* (cet aiguillon étant destiné à stimuler les bœufs quand ils avaient tendance à s'assoupir au cours de la tournée).

J'eus juste le temps de baisser la tête pour éviter un coup qui m'aurait certainement envoyé *ad patres*. Quant à Jeannot, un opportun *plat ventre*, lui permit d'esquiver un second coup ! Nous effectuâmes un rapide *repli stratégique* et saisissant nos lance-pierres, qui pendaient perpétuellement à notre cou, nous envoyâmes illico sur le forcené, une giclée de gravillons. Celle-ci avait dû incontestablement le surprendre et lui faire mal, car il stoppa net son agression. Il avait aussi certainement dû voir que nous *rechargions* nos engins de tir en choisissant des projectiles plus conséquents !

Une dernière bordée d'injures et nous quittâmes prudemment le champ de bataille, l'estomac noué par le dépit. Il avait fallu se replier !...

- Nous n'allons pas en rester là, me dit Jeannot. Il faut que nous montrions à ce Ganichon, qui sentait l'étable, qui commandait dans le quartier !

Brèves concertations et nous décidâmes que lors de son prochain arrêt chez Dominique, le cabaretier, la semaine suivante, nous placerions une fusée sous le ventre des bœufs !

Bien entendu, pour ne pas faire de mal à ces braves bêtes, qui n'étaient pour rien dans notre querelle, nous placerions la fusée près de leur arrière-train, c'est-à-dire sous l'attache de traction du joug des animaux avec le timon du tombereau.

La semaine suivante, jour de ramassage des ordures, nous attendîmes patiemment, derrière la haie de notre jardin, contiguë à la rue et face au cabaret de Dominique, que Ganichon vienne arrêter son attelage pour aller boire son habituel *verre de rouge*.

Alors, en un tour de main, le dispositif *fusée* fut installé, sous l'œil indifférent de notre couple de bœufs. Une traînée de poudre, pas noire cette fois, servit à l'allumage de la fusée et hop ! nous voilà d'un bond, de retour derrière la haie.

Là aussi, tout alla très vite : la fusée partit avec son habituel claquement sonore... et heurta le timon, ce qui, en sus du bruit assourdissant du départ, eut pour effet de noyer dans un nuage de fumée une bonne partie de la rue... mais cela ne nous empêcha pas de voir la suite !

Nous assistâmes, ahuris, à un démarrage foudroyant de nos bœufs. Personnellement, je n'aurais jamais supposé qu'un attelage de ces pacifiques ruminants puisse aller aussi vite ! Le tombereau bringuebalant, allait d'un trottoir à l'autre, tenant toute la route, dans des zigzags imprévisibles.

Nous vîmes ainsi le vélo d'Edmond Bertière, le menuisier, garé à proximité, réduit en un instant en un morceau de ferraille informe. Martin, le maçon, eut juste le temps de rentrer précipitamment chez lui sa brouette de ciment et même Marie Victor, toujours à l'affût de tout événement dans le quartier eut, dans la panique, le réflexe de claquer son portail, évitant de justesse d'être transformée en toréador en perdition !

Tout cela, c'est ce que nous aperçûmes dans notre champ de vision quelque peu enfumé. Que se passa-t-il au-delà ? Nous n'en sûmes rien ! Sur le pas de la porte du cabaret, Ganichon, complètement abasourdi, ne comprenant rien à ce qui était arrivé à ses bêtes, assistait impuissant à ce spectacle unique, d'une course de bœufs de trait remorquant un tombereau à la dérive. Il y avait un peu de Ben Hur champêtre dans ce tableau !

Nous sûmes seulement par la suite que nos coureurs maintinrent leur train effréné jusqu'à la ferme qui abritait leur étable qu'ils atteignirent seuls.. ce qui représentait un parcours

d'environ deux kilomètres depuis leur point de départ! Belle performance pour des amateurs !

En conclusion, il faut dire que durant un bon bout de temps, nous évitâmes prudemment de croiser les chemins de Ganichon : n'ayant rien vu, il ne pouvait nullement nous accuser d'être les auteurs de ce tumultueux incident. Mais il faut reconnaître que de fortes suspicions pesaient sur nous... aussi la prudence n'est-elle pas la mère de la sûreté ?

## LE VIEUX POÊLE ET LA FUSÉE

C'était l'hiver. Une froide journée de décembre, que la neige qui tombait en abondance avait décidé de transformer en un féérique opéra de calme et de blancheur. Il ne s'agissait pas de quelques papillons blancs égarés, à la recherche d'un hypothétique edelweiss mais d'un véritable rideau blanc, mouvant, qui occultait toute la Bidassoa.

Sur la grève, que suivait le chemin de l'école, on distinguait à peine quelques petits échassiers floconneux en quête de vermisseaux dans les vasières nourricières. Seul, dans le lointain, perforant par intermittence le rideau blanc, apparaissait la silhouette massive du château de Charles-Quint, - fantôme de l'Histoire - qui surplombe le village de Fontarrabie. Parcourir deux kilomètres dans cette féerie blanche pour rejoindre l'école n'avait pourtant pour moi rien de réjouissant d'autant plus qu'une corvée m'y attendait...

A l'école, nous n'avons pas de radiateurs, pour nous chauffer, mais seulement un vieux poêle à charbon qui trônait

au fond de la classe. Par équipe de deux, les élèves avaient la charge de l'entretenir, à tour de rôle, c'est-à-dire qu'il fallait, quand nous étions de corvée, arriver 1/2 heure à l'avance, enlever les cendres du feu de la veille et faire démarrer le nouveau feu de la journée et l'entretenir à raison de deux ou trois pelletées de charbon au moment de la récréation de dix heures, puis à midi et à trois heures de l'après-midi.

Ce jour-là, avec mon copain Paquito, nous étions de corvée et j'avais décidé de mettre une fusée éclairante dans la fougère de charbon de dix heures : elle aurait ainsi explosé durant la récréation, personne n'étant en classe. Ce que nous fîmes ! Mais tout changea quand notre institutrice nous dit :

- Les enfants, comme il neige beaucoup et qu'il fait froid dehors, nous allons rester en classe durant la récréation et autour du poêle, je vous raconterai une histoire.

Paquito et moi n'étions pas fiers du tout et plutôt très très anxieux. Et ce qui devait arriver, arriva.

En pleine histoire, une formidable explosion fit voler le couvercle du poêle jusqu'au plafond pendant qu'une épaisse fumée rouge sortait de ses entrailles. Panique dans la classe, tout le monde bondit dehors, avec ou sans manteau, pendant que notre maîtresse ouvrait courageusement toutes les fenêtres. Il fallut bien une bonne heure pour que la fumée se dissipe en laissant une classe couverte de cendres dans une odeur de poudre brûlée.

Le conseil des instituteurs s'interrogea longtemps sur l'origine de l'incident pour arriver à la conclusion suivante : le charbon étant du charbon allemand de récupération, peut-être que ceux-ci y avaient oublié un engin explosif !... Et on recommanda à chaque corvée d'élèves de bien vérifier le contenu des pelletées de charbon avant de les mettre dans le poêle.

Avec Paquito, nous nous en tirions à bon compte !... Et dehors, il neigeait toujours !

### FAITS DIVERS ...

Quittons un peu grenades et fusées, risques et sensations fortes, pour revenir à des aventures plus sereines, qui pour autant ne manquent pas de pittoresque. J'en ai retenu quelques-unes qui montrent bien, par leur diversité, que nous savions aussi faire autre chose que de *chatouiller* le danger ! Alors, allons-y !

Puisque j'ai donné un titre à chacun de mes récits, j'appellerai le premier :

#### *La caisse mystérieuse*

Ce jour-là, Jeannot et moi, les *inséparables acolytes*, comme disait ma grand-mère - quoique le terme soit un tantinet péjoratif- avons décidé d'aller chasser les grillons. Vous savez ces charmants insectes qui dans nos prairies, durant la belle saison, enchantent nos oreilles par leur lancinant *cri-cri*. Il ne s'agissait évidemment pas de les occire comme les lézards ou les mûriers, mais au contraire, de les capturer pour qu'ils chantent dans nos maisons.

Pour cela nous les encagions dans de petites boîtes de cinq à six centimètres de hauteur et de largeur, entièrement

*barreautés* au moyen de fins fils de fer, ce qui leur permettait d'être à l'air libre. Pour les nourrir nous leur donnions d'appétissants pétales de roses, directement cueillis parmi les fleurs du jardin. Et ma foi, tout le monde s'attendrissait devant le chant monotone et invariable de nos bestioles. (Chant produit par le frottement accéléré de leurs ailes). Evidemment rien à voir avec le chant mélodieux de la grive ou du rossignol !

Notre terrain de chasse n'était pas très loin. Il suffisait d'aller dans le tout proche *terrain des sports* qui devait être fauché deux ou trois fois par an, à la faux manuelle, par des cultivateurs du coin. A l'époque, les faucheuses mécaniques n'avaient pas encore fait leur apparition... du moins à Hendaye.

L'approche du grillon chantant n'était pas commode. Insecte très méfiant, il se taisait au moindre bruit et entrait prestement dans son trou. Il nous fallait localiser celui-ci dans les hautes herbes et ensuite le faire sortir de sa retraite ! Pour cela, nous utilisions une fine brindille et «*chistions*» à l'intérieur, c'est-à-dire, dans le langage courant, que nous irritions le grillon pour qu'il sorte. Dès qu'il était dehors, du doigt d'une main, nous bouchions rapidement le trou pour éviter tout retour intempestif, et avec la main libre nous saisissions prestement notre capture pour le mettre... dans notre béret, fixé sur notre tête, où il allait rejoindre des congénères déjà capturés ! Il faut reconnaître que cela faisait toujours assez «*bizarre*» de sentir ces insectes, bien sûr inoffensifs, courir sur notre crâne à la recherche d'une éventuelle issue.

A noter en passant, quand nous *chistions* notre grillon dans son trou et, qu'entêté, il refusait obstinément d'en sortir, nous utilisions une méthode imparable : uriner dans le trou par petites *giclées*. L'effet était foudroyant. Le grillon récalcitrant jaillissait immédiatement de son repaire inondé.

Mais reconnaissons-le, c'était un moyen de «*dernière extrémité*», assez peu utilisé !



Donc ce jour-là nous rentrions, le béret bien garni. Nous étions toujours pieds-nus, si bien que notre voûte plantaire était devenue de la *corne* : nos sandales, de piètre qualité, manquaient de souplesse et étaient plutôt encombrantes ! Nous étions satisfaits, nous avions de quoi assurer la relève de nos grillons captifs par une équipe plus gaillarde ! Mais les captifs étaient toujours relâchés indemnes, jamais donnés aux poules du poulailler comme de vulgaires escargots. C'étaient des artistes fatigués qui méritaient notre mansuétude !

Soudain, sans avertissement, Jeannot m'envoya une brutale bourrade qui me fit trébucher sur plusieurs mètres. Je me retournai furieux et agressif :

- Tu es devenu complètement fou ou quoi ? m'écriai-je !

Sans un mot, Jeannot tendit son bras et me montra du doigt une sournoise vipère qui se fondit dans les hautes herbes.

- Tu allais y mettre directement le pied dessus !

Quelque peu *choqué*, je m'excusai et remerciai vivement Jeannot qui m'avait évité à coup sûr une très mauvaise affaire...

Nous continuâmes notre chemin en devisant de tout et de rien et passant près des grands chênes qui, en contrebas, bordent le chemin de la gare, je m'arrêtai brusquement :

- Dis, Jeannot, si nous allions voir ce qu'il y a dans cette caisse qui se trouve au milieu du grand chêne ?

- D'accord Jean, allons-y !

En effet, depuis plusieurs jours, nous étions intrigués par la présence d'une étrange caisse, de couleur verte, d'environ un mètre cube, qui avait été discrètement déposée sur la fourche constituée par deux branches proches du tronc du grand arbre. Pourquoi cette installation ? Et quel était le contenu de cette caisse ? Il n'en fallait pas plus pour aiguïser notre curiosité !

Suivant le petit sentier tortueux et embroussaillé qui cheminait dans le petit bois, nous voilà au pied de l'arbre avec sa boîte perchée.

- Jeannot, reste-là, je vais aller voir !

L'escalade me paraissait aisée car un gros lierre m'avait depuis longtemps devancé et sa grosse liane torsadée couverte de larges feuilles offrait d'excellentes *prises* pour les pieds et les mains. Après avoir écarté quelques ronces agressives, je saisis le tronc à plein bras, et les jambes *en crapaud* j'entrepris la montée. Le nez dans le feuillage, l'escalade se déroulait sans trop de difficulté sous le regard attentif de Jeannot qui, nez en l'air, et mains sur les hanches suivait ma progression...

Soudain, alors que j'appréciais la distance qui me restait à parcourir pour atteindre mon but, jaillit à quelques centimètres de mon nez... la tête d'un serpent ! La vision ne dura qu'une ou deux secondes, le temps de voir deux petits yeux ronds inexpressifs, une bouche pointue de laquelle sortait par brèves intermittences une petite langue mouvante et fourchue... Je lâchai tout et passant à quelques mètres de Jeannot complètement ahuri, j'allai disparaître dans les profondeurs d'un monceau de broussailles qui, heureusement amortit ma chute.

- Oh Jean, ça va ? Où es-tu ? T'as glissé ?

Juste le temps de rassurer Jeannot, j'entrepris de me sortir de mon épineux mais providentiel berceau. Avec l'aide de Jeannot, je finis enfin par m'en extraire et poser mes pieds endoloris sur la terre ferme du sentier. Mon aspect n'était guère brillant ! Vous pensez avec une simple chemisette et une culotte courte, la protection vestimentaire de la peau nue était tout à fait illusoire ! Les épines purent s'en donner à cœur joie ! J'entendais les battements de mon cœur au fond de mes oreilles. Mon regard encore terrifié inquiéta Jeannot.

- Mais bon sang Jean que t'est-il arrivé ? Tu montais pourtant bien !

- Jeannot partons, il y a là-haut un gros serpent. Peut-être y en a-t-il d'autres dans la caisse. Pas question pour moi de remonter.

Je compris immédiatement que Jeannot n'avait pas l'intention de montrer plus de témérité ! Alors nous rentrâmes le cœur un peu en bandoulière ! Epilogue de l'affaire : après *enquête*, il s'avéra que le serpent était inoffensif. C'était une simple couleuvre, un peu grosse peut-être, reptile qui monte aux arbres pour gober dans leur nid les œufs des oiseaux, voire avaler les oisillons qui viennent de naître... Quant à la boîte mystérieuse, elle contenait un essaim d'abeilles qu'un apiculteur avait *capturé* et mis en attente avant de le transférer dans une ruche.

En fait, l'affreuse couleuvre m'avait, sans le vouloir, rendu un fier service en m'évitant l'agression de centaines d'abeilles qui, dérangées n'auraient pas manqué de me le faire chèrement payer ! Quoi qu'il en soit, deux reptiles dans une même journée, pour moi qui les déteste, psychologiquement c'était deux de trop !

### *Drôle de soupe*

Cette matinée-là, Jeannot et moi nous longions le bord de mer à la recherche... de ce que l'on pourrait trouver... Il est vrai qu'à cette époque où le plastique et ses dérivés n'existaient pas, les grèves étaient propres. Seules des algues ou des débris de bois jonchaient le sable mouillé. Les *alouettes de mer* y cherchaient leur pitance dans le trottement précipité de leurs courtes pattes. En fait, hormis du bois pour faire bouillir l'eau de la lessiveuse, on ne trouvait pas grand chose ! Or, ce

jour-là, heureuse surprise, nous découvrîmes un beau ballon en caoutchouc en parfait état !

- Dis donc Jean, voilà une sacrée trouvaille pour jouer convenablement au rugby avec les copains !

Il faut dire que chez les Basques - jeunes ou moins jeunes - il y a deux sports traditionnels : la pelote basque et le rugby, pratiqué généralement avec un ballon ovale... Mais pour nous, un ballon rond comme celui que nous avons trouvé, n'était pas autre chose qu'un ballon de rugby... qui était rond.

En attendant de constituer les équipes, en recrutant plutôt parmi les copains du quartier *des Jumeaux* que parmi les *Masques Jaunes* et pour cause... nous décidâmes de nous entraîner à *tenter des drops* ou des *transformations* par-dessus une corde tendue à hauteur adéquate en travers de la route, entre le perron de notre voisine d'un côté et le dépôt de bois de la menuiserie Bertière, de l'autre. A peu de distance de notre dispositif de tir se trouvait la cuisine de l'hôtel Abbadie, propriété de Dominique (du même nom) et attenante à son cabaret dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir lors de l'affaire Ganichon.

Le responsable de la cuisine était Jean-Jean, fils de Dominique, un peu plus âgé que nous et qui nous remplissait d'admiration pour sa dextérité à trancher à l'aide d'un large couteau, carottes, poireaux, pommes de terre et autres... destinés à la confection de sa soupe journalière qui mijotait dans une énorme marmite. Il faut dire qu'à l'époque, le menu du restaurant Abbadie était quelque peu restreint et la soupe en constituait l'élément essentiel !

Nous voilà donc avec Jeannot, shootant à tour de rôle, *transformations* et *coups-francs*, par-dessus la corde avec notre ballon de récupération. Tout à coup, incident imprévisible et inexplicable, mon pied *vrilla* et le ballon, au lieu de suivre sa trajectoire prévue, se détourna et fila droit vers la

fenêtre de la cuisine de Jean-Jean. Le choc fut violent. Un carreau vola en éclats. Et notre ballon alla choir quelque part à l'intérieur ! Nous sûmes rapidement où. Une bordée de vociférations ébranla la cuisine et, tel un diable qui aurait avalé une bouteille d'eau bénite, Jean-Jean jaillit sur le seuil de la porte, une large louche à la main !

- Espèces de petits c... ! Sales morveux ! etc... etc... Non seulement vous brisez un carreau mais votre foutu ballon est tombé dans la marmite de soupe !... Mon repas de midi est complètement bousillé !

Retournant rageusement dans sa cuisine, il en ressortit aussitôt avec notre ballon, tout suintant d'eau de soupe dans sa main gauche et son grand couteau dans sa main droite. Et là, nous assistâmes, tout émus, à l'assassinat de notre ballon, victime innocente, qu'il envoya choir à nos pieds d'un shoot *étouffé*. Dans la cuisine les vociférations reprirent ...

Jeannot et moi nous hésitâmes un instant entre la consternation et l'hilarité... et nous partîmes d'un grand fou rire.

Durant un certain temps nos relations avec Jean-Jean ne furent pas des plus chaleureuses : lui n'oubliait pas *l'implosion* de sa soupe et nous *l'éventration* de notre ballon accompagnée des propos peu amènes dont il nous avait gratifiés. Le fait reproché, quoique très frustrant pour notre cuisinier, était accidentel et non volontaire et à notre avis, nous ne méritions pas la bordée de qualificatifs qu'il nous avait attribuée.

Cela demandait une petite vengeance... Le ballon perforé par la lame du couteau était certes inutilisable pour l'usage que nous voulions en faire, mais son aspect extérieur demeurerait tout à fait convenable et même trompeur. Nous décidâmes d'y introduire une grosse pierre... et d'attendre l'occasion...

Nous savions que Jean-Jean sortait sa poubelle tous les jours vers dix heures. A dix heures moins quelques minutes, nous

plaçâmes le ballon empierré au milieu de la route. Effectivement, à l'heure dite Jean-Jean apparut avec sa poubelle.

Dis Jean-Jean, nous te parions une tablette de chocolat (que nous n'avions pas) que tu es incapable, d'un seul shoot, d'atteindre le portail de chez Jeannot (environ une quarantaine de mètres).

Féru de foot (et non de rugby) notre Jean-Jean, avec un petit sourire moqueur à notre rencontre, prit son élan et vlan ! décocha un grand coup de pied dans le ballon truqué qui, poussivement, consentit à progresser de quelques mètres ! Par contre poussant un hurlement de douleur, notre victime se précipita à cloche-pied vers le bord du trottoir où il se laissa choir, enlevant immédiatement sa chaussure pour frictionner vigoureusement son pied endolori.

Pendant un bon bout de temps, nous évitâmes de trop séjourner devant la cuisine de Jean-Jean. Et puis, les jours passant, la tension s'estompa et comme Jean-Jean était un brave garçon, peu rancunier et qu'avec Jeannot, nous n'étions, en fait, que de gros espiègles, nous finîmes pas devenir d'excellents amis... et nous le restâmes.

### *Histoire à vous couper le souffle*

Pourquoi ? Et bien voyons cela !

Lors de leur départ précipité, les Allemands - nous l'avons vu - nous avaient préalablement offert un festival d'explosions destinées à détruire les blockhaus de la partie hendayaise du *Mur del'Atlantique*, mais il y avait eu quelques rescapés... (notamment notre dépôt de munitions). Ainsi, à l'extrémité de la rue principale de notre quartier, sur un mamelon qui bordait

la ruelle montant vers le *Nid Marin*, une de ces constructions avait subsisté. En fait, il s'agissait d'un *poste de commandement* qui, dépourvu d'armes défensives, était destiné à surveiller la mer - sa position face à celle-ci était imprenable - et à donner aux batteries canonnières les ordres nécessaires pour assurer une défense efficace... en cas de débarquements anglo-américain.

Son remarquable emplacement pour surveiller également la grande rue nous avait immédiatement séduit et nous en prîmes possession. Ainsi avec Gozoa côté mer et notre blockhaus, nous disposions d'excellents observatoires et positions de défense pour suivre - et contrer - d'éventuels mouvements agressifs de la part des *Masques Jaunes*.

Néanmoins, notre dispositif défensif avait une faille : nous n'avions rien pour observer *la côte de la gare* et le terrain des sports, naturelles voies d'approche pour nos adversaires. Il fallait impérativement pallier cet inconvénient.

Grand conseil de *la patrouille des Sioux*. Chacun fit part de son point de vue et l'unanimité se fit sur la nécessité de construire un poste d'observation... sur un arbre.

La grande propriété appartenant à la famille Légasse et dont l'élément essentiel à nos yeux était un immense parc (domaine de prédilection pour nos jeux et entraînements aux combats) situé au cœur du quartier, comportait un magnifique *bouquet* de grands sapins. Nous en avons baptisé un : «*le mont-vert*», parce qu'il était le plus haut et le plus beau.

Logiquement, nous le choisîmes pour y installer une cabane de surveillance. Jeannot et moi, nous nous portâmes volontaires pour en assurer l'édification. Facile à dire mais pas commode du tout à réaliser !

Le sapin a certes, l'avantage d'être escaladé sans peine, mais si les branches du bas sont à peu près à l'horizontale, plus on monte, plus la forme en V inversé du branchage s'accroît

rendant de plus en plus aléatoire la réalisation de notre projet. Et pourtant pour remplir sa fonction, il fallait que notre observatoire soit le plus haut possible. Sinon autant s'approprier d'une échelle et l'appliquer contre un mur !

Enfin Jeannot et moi escaladâmes notre sapin jusqu'à la limite extrême de nos possibilités, ce qui nous permit de découvrir l'horizon que nous souhaitions avoir (ou, à voir!).

Il faut reconnaître que nous avons atteint une hauteur plus que respectable.

Bon, maintenant les matériaux. Bien sûr, la présence d'une menuiserie au cœur du quartier représentait pour nous une manne inestimable : par chapardages discrets, elle nous fournit l'essentiel de ce dont nous avons besoin. La clôture de la villa Gozoa, grâce à ses barreaux de bois, nous apporta également une appréciable contribution !

Mais quel chantier pour hisser tous ces matériaux jusqu'à leur lieu d'utilisation ! Mais tout arriva à bon port!

Et puis, un jour : coup dur... Nous travaillions avec Jeannot, dos à dos, à la confection du toit.

- Dis Jeannot, tire un peu la planche vers toi, je déborde de mon côté...

Pas de réponse. Je me retourne... plus de Jeannot! Sans un cri, il avait disparu ! Plongeant mon regard vers le bas, je vis les extrémités les plus proches des branches du sapin, faire, à tour de rôle, d'inquiétants soubresauts...

- Bon sang, m'écriai-je, Jeannot est tombé !

J'effectuai en un temps record, une descente presque aussi rapide que la sienne, en m'écorchant à toutes les branches et, arrivé en bas, je vis Jeannot allongé, essayant de récupérer une respiration qui visiblement peinait à revenir. Je lui fis faire quelques mouvements respiratoires que nous avons appris en classe et peu à peu la respiration revint accompagnée d'une recoloration de ses joues.



Alors, levant les yeux, il déclara d'un air songeur :

- Cela fait quand même haut, Jean ! même si les branches ont ralenti ma chute !

- Dix à douze mètres, Jeannot, et j'ajoutai, avec une pointe d'humour, c'est ce qu'on appelle, un exploit «à te couper le souffle»!

### *Un festin de roi*

Disons-le de suite, il ne s'agit pas d'une histoire particulière avec ses péripéties, mais tout simplement celle d'un moment heureux...

Comme j'ai eu l'occasion de le dire, la grande préoccupation des Français durant l'occupation allemande - et même après - était celle de se nourrir. A l'époque, les poubelles étaient pratiquement vides car on y jetait très peu de choses et surtout pas de déchets alimentaires, car ils n'existaient pas.

Un jour avec Jeannot, nous eûmes une idée de génie, donc un peu folle... Et si nous faisons une omelette ? Aujourd'hui, cela est plus que banal... mais à l'époque...

Nous avons bien une poêle (que j'emprunterais en cachette à ma grand-mère), mais il nous fallait trouver tout le reste, à savoir : les œufs (introuvables sur le marché), puis l'élément *solide* (à "quoi" la fera-t-on !), enfin la matière grasse pour cuire tout cela. Le lieu du festin ? Ce sera vers quatre heures de l'après-midi en un lieu bien ombragé du grand parc, encombré de petits arbustes très touffus qui nous abriteraient des regards (mais de qui ?) que nous appelions *le fouillis* et où chaque soir, au soleil couchant, les merles venaient chanter leur ode à la nuit...

Décision prise, nous nous mêmes aussitôt en quête pour nous procurer l'ensemble des ingrédients.

D'abord les œufs. Trois solutions s'offraient à nous. Soit nous allions directement les ramasser dans le poulailler d'une ferme voisine (mais les poules sont généralement tapageuses et peu discrètes quand on va farfouiller dans leur domicile), soit on va chercher dans la nature le lieu caché où certaines poules, frappées d'individualisme, vont régulièrement et discrètement pondre leurs œufs, soit enfin on va les chaparder dans la cave de Dominique - le cabaretier - qui en conservait une appréciable quantité dans un tonneau rempli d'un liquide épais, blanchâtre, issu d'un mélange d'eau et de chaux (?)..

Nous optâmes pour la solution numéro 2 : celle du *nid sauvage*. Nous avons en effet remarqué en chassant les mûriers à la ferme Goyara que parmi les poules qui picorait dans la cour, l'une d'entre-elles, à l'esprit fugueur, s'éloignait assez souvent pour aller se perdre dans les buissons du voisinage.

- Vois-tu Jean, ça c'est une poule qui déserte le poulailler pour aller pondre dans la nature, me fit remarquer Jeannot. Il faudra surveiller son manège et trouver *son nid*.

C'est ce que nous fîmes.

Nous allâmes, désinvoltes, à Goyara, nos lance-pierres bien en évidence autour du cou, nous dirigeant ostensiblement vers le figuier fréquenté par les mûriers, en saluant la fermière au passage. Arrivés sous l'arbre, nous jetâmes un regard circulaire pour nous assurer de notre solitude et nous continuâmes notre chemin vers le lieu supposé du nid caché de la poule.

Après avoir fureté dans les broussailles, nous finîmes par découvrir le *trésor* : une quinzaine d'œufs s'offrait à nos regards émerveillés! Nous nous mêmes immédiatement à les *mirer* (examen par transparence) dans un rayon de soleil pour

décèler ceux qui étaient avariés (car pondus depuis longtemps) et partîmes prestement avec le reste.

Je me suis longtemps demandé pourquoi certaines poules édifiaient un refuge clandestin pour leur ponte, refusant les œufs anonymes que le paysan leur confiait à couvrir. J'en suis venu à la conclusion suivante : ces poules frondeuses cachaient leurs œufs pour les couvrir et avoir de cette façon une progéniture *personnelle* de poussins !! Mais je ne suis pas tout à fait sûr que cette conclusion soit la bonne !

Quoi qu'il en soit, c'était l'heureuse époque où chaque poule couvait les œufs qui leur étaient confiés et où il était courant de voir dans la cour des fermes des poules, accompagnées d'une dizaine de poussins, grattant le sol pour leur apporter quelques friandises ! L'éclosion artificielle des œufs n'existait pas, ni l'élevage non moins artificiel des poussins... qui n'auront jamais connu l'ivresse d'une cour de ferme !

Le problème des œufs résolu, restait celui de la *nature* de la future omelette. Nous choisîmes pour ce qui était le plus facile à trouver : des pommes de terre. Dominique avait pour habitude de faire sécher dans sa cour des kilos de ces tubercules qu'on lui livrait (cela les empêchait de germer). Ce fut pour nous une promenade d'agrément que de lui en subtiliser quelques-unes. Quant à la matière grasse, Jeannot avait réussi à dégoter, je ne sais où, un beau morceau de suif qui sentait bon le gras frais.

Tous les ingrédients étant apprêtés (œufs battus, pommes de terre coupées *en dés*, suif tranché en fines lamelles, ail, sel et poivre en attente), nous allumâmes le feu. Là aussi, pas de problème : nous dépliâmes un chauffe-plat allemand, sorte de cassette qui s'ouvrait par le milieu, offrant un support pour tenir une *langue* métallique au-dessus du feu. C'était simple et astucieux. Quant au combustible, ce n'était ni plus ni moins

qu'un morceau de *pain de dynamite* qui se consumait lentement - sans fumée - alimentant une belle flamme bleue.

Qu'elle fut belle, qu'elle sentait bon cette splendide omelette... Il s'en dégageait une appétissante odeur de frites qui avait l'air de laisser toutes songeuses et envieuses les deux petites mésanges charbonnières qui n'avaient cessé de nous observer, sautant de branche en branche, durant toute la durée de nos préparatifs. C'était une joie modeste, mais complète et, avec le recul du temps, touchante dans sa simplicité. Nous fîmes d'autres omelettes en invitant nos copains. Elles furent variées dans leur composition : oignons, fromage, petits pois même... Elles étaient plus *enrichies* mais, à mes yeux et à mon goût, elles n'ont jamais eu la saveur de la première !

## *La chasse au filet*

Comme vous le savez, notre passion était la chasse et sa pratique la plus courante - sinon la plus efficace - était l'utilisation, adroite de nos lance-pierres. Toutefois, quand le coup *portait*, il ne faisait évidemment qu'une seule victime : celle que nous visions ! A nos yeux, ce résultat était tout de même frustrant, car lorsque nous tirions par exemple dans une volée de plusieurs dizaines de moineaux, dans la meilleure des hypothèses, nous n'en touchions qu'un !

- Dis, Jean, me dit un jour Jeannot, il nous faut absolument trouver un système qui nous permette d'améliorer notre score devant un nombre important de victimes potentielles !

Après réflexions, nous décidâmes de nous orienter vers la mise au point d'un *filet de chasse*. En substance, c'était de réaliser un système consistant à faire rabattre, par surprise, deux châssis de bois étoffés par du filet de pêche - à mailles serrées - sur une aire dégagée *de capture*, garnie de graines ou de miettes de pain (*le schéma ci-après en décrit le système fonctionnel*). Nous installâmes notre *filet* accompagné d'une cabane enterrée, sur un terrain vague proche de l'église.

Il faut reconnaître que les résultats étaient assez encourageants car nous réussîmes, à capturer avec notre engin quelques passereaux (*tsits* ou pinsons), mais toujours *à l'unité* ! Aucune volée de moineaux ne daignait nous rendre visite... à tel point que l'on finissait par se demander si vraiment le travail que nous avons effectué était judicieux !

Et puis un jour, alors que nous nous morfondions au fond de notre cabane, ô miracle, un groupe serré de moineaux s'abattit sur notre zone de *rabat*, moitié dedans, moitié dehors.

- Jeannot, murmurai-je, laissons-les tous entrer à l'intérieur avant de déclencher la fermeture du filet. On va faire un coup sensationnel !

Effectivement, petit à petit, tous les moineaux, en picorant les miettes de pain, entraient dans la *nasse* ! Notre cœur battait à tout rompre devant l'exploit qui se profilait.

Et brusquement au moment de tirer la corde de fermeture, un puissant appel se fit entendre au détour de la rue :

- Jeannot, dépêche-toi de rentrer, on t'attend à la maison !

Evidemment, effarouchée, la volée de moineaux disparut, nous laissant complètement atterrés devant cette inattendue intrusion vocale. Et nous vîmes apparaître, Robert, le frère de Jeannot, qui hilare venait à notre rencontre.

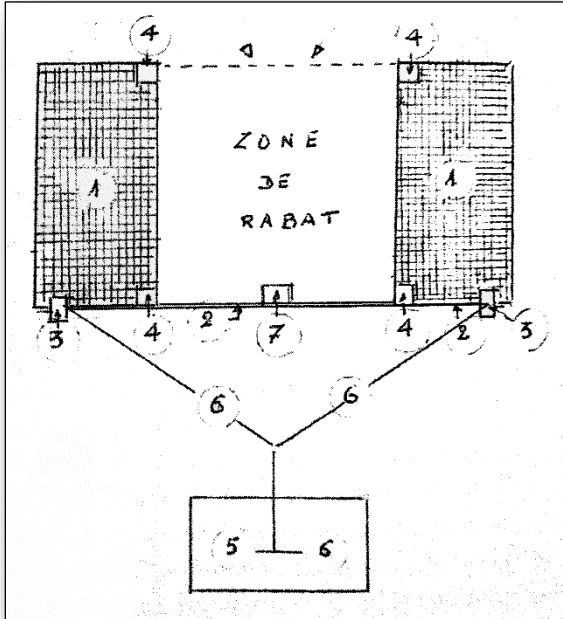
Je vous assure que durant mon enfance, j'ai souvent entendu des bordées d'injures plus ou moins *salées* et *imagées*, mais jamais comme ce jour-là ! Je finissais par me demander où Jeannot allait les chercher tant par le choix que par la variété de l'invective à l'adresse de son frère.

Robert, qui était un peu plus âgé que nous, n'avait jamais partagé nos jeux. De caractère beaucoup plus réservé, il nous considérait comme d'irresponsables loupiots et préférait s'isoler dans la maison au milieu de ses maquettes. Il faisait *bande à part* dans une bande où il était tout seul !

Quelle différence avec mon jeune frère Pierre, qui avec son inséparable copain, Dédé, partageait, de près ou de loin, toutes nos pérégrinations !

En conclusion, les moineaux ne revinrent plus... et nous ne fîmes jamais breveter notre système de filet de chasse !

## Filet de chasse (armé)



1. Châssis de bois léger (roseau ou bambou) garni de filet de pêche,
2. Élastique tendu (chambre à air de bicyclette)
3. Taquet de libération du châssis
4. Charnière
5. Cabane (commande de fermeture des taquets)
6. Corde de commande de libération des taquets
7. Piquets enfoncés d'attache des élastiques

## LA PETITE ARMOIRE... ET MOI

Tout d'abord, un petit détail vestimentaire avant de relater mon histoire, car il y tient une importance non négligeable.

Comme j'habitais loin de l'école : deux kilomètres environ qu'il me fallait faire quatre fois par jour, car à l'époque, il n'y avait ni cantine, ni car de ramassage scolaire, j'avais eu droit gratuitement à une paire de *godillots*. Il s'agissait de chaussures de cuir dur, montant au-dessus de la cheville, avec des semelles cloutées. Nous adorions cela car, en marchant, ils avaient une sonorité qui se rapprochait de celles des bottes des soldats allemands. Nous nous sentions ainsi un peu soldats... français ! Quoiqu'avec nos culottes éternellement courtes, été comme hiver, et nos jambes grêles, nous avions plutôt l'allure de petits échassiers en quête de vermisseaux !

Ceci dit, un lundi matin, en ouvrant mon cahier de devoirs, je m'aperçus, avec effroi, que ce jour-là, nous avions leçon de français avec, en récitation, "*Le loup et l'agneau*" de La Fontaine. C'était catastrophique car je n'avais rien appris ! A coup sûr, j'avais droit à une sérieuse réprimande de la maîtresse avec une punition certaine. Bon sang ! Que faire ?

Dans l'équipement mobilier de notre classe, outre le vieux poêle, dont je vous ai déjà parlé, il y avait, à proximité du bureau de la maîtresse, une petite armoire de bois blanc, un peu frêle, montée sur quatre pieds et dans laquelle était rangé du matériel de ménage : balais, pelle, chiffons, etc...

Je décidai de me cacher dans cette armoire durant le cours !... Aussitôt pensé, aussitôt fait, et me voilà dans l'armoire... entre un seau et un balai... et je tirai doucement la porte vers moi.



La maîtresse entra, fit l'appel, et constata qu'il manquait Jean Isasa... Personne dans la classe ne dit mot. Seul mon vieux copain Paquito se contenta de dire :

- Jean avait un peu mal au ventre ce matin - ce qui était vrai, mais c'était de peur - et il est allé aux toilettes...

- Bon, et bien commençons, décida la maîtresse, il nous rejoindra quand il ira mieux !

Et le cours commença. J'entendais du fond de mon armoire, les copains qui, à tour de rôle, avec plus où moins de bonheur, récitaient ce *« loup et l'agneau »* que, dans mon for intérieur, j'envoyais à tous les diables !

Mais soudain, un petit craquement se fit entendre sous le plancher de l'armoire, d'abord discret, puis un peu plus soutenu. Horreur ! Mon armoire n'admettait pas ma présence et me le faisait savoir ! Il fallait m'attendre au pire. Je retenais mon souffle qui lui, ne pesait pas lourd, et je continuai anxieusement à suivre les moindres craquements...

Tout d'un coup, patatras ! le fond de l'armoire céda bruyamment et j'entendis un énorme éclat de rire qui jaillit dans toute la classe ! Deux gros godillots venaient d'apparaître sous les débris du plancher enfoncé de l'armoire !

J'attendais la suite avec une terrible appréhension. La porte de l'armoire s'ouvrit lentement, une soudaine clarté me fit cligner les yeux et la maîtresse me prenant, sans trop de ménagement, par l'oreille, m'extirpa de ma cachette !

L'hilarité régnait dans la classe et ma confusion avait atteint son paroxysme !

- Alors, Jean, me dit la maîtresse, je vois que votre mal au ventre va beaucoup mieux, aussi pour te récompenser, tu vas me faire cent lignes durant la récréation (c'était la punition classique à l'époque) en écrivant : *« Je ne me cacherai plus dans une armoire pour éviter une leçon que je n'ai pas apprise »*.

Ces cent lignes me prirent aisément deux récréations ! A l'issue de ma dernière ligne, comme j'étais seul en classe, je déposai ma punition sur le bureau de la maîtresse et m'approchant lentement de la maudite armoire, je lui décochai, sur le flanc, un grand coup de godillot rageur. Un sinistre craquement me fit comprendre que le message était passé... Ce fut ma petite vengeance... Et l'esprit satisfait, je m'en fus tranquillement rejoindre mes copains dans la cour de récréation !

## LA BATAILLE

Puisque la *Patrouille des Sioux* était l'adversaire irréductible des *Masques Jaunes*, il y avait forcément des batailles entre eux. En fait, il y avait surtout des escarmouches ou de brèves bagarres, soudaines car inattendues, mettant aux prises un nombre limité de combattants : conséquences d'une rencontre fortuite ! L'affaire était courte et violente, le vainqueur étant celui qui conservait le terrain de la rencontre. Bien souvent ce n'était pas forcément le plus fort qui l'emportait mais le plus astucieux dans la conduite du combat.

Avec Jeannot, nous n'étions guère des fanatiques des grandes batailles frontales opposant la quasi-totalité des belligérants de chaque camp. On s'y épuisait dans d'interminables jets de pierres par l'intermédiaire de nos lance-pierres. Généralement, cela s'achevait par lassitude réciproque, faute de munitions (cailloux) et fautes d'invectives !

Pourtant, il y eut parfois des batailles générales, hautement motivées, et qui se terminaient souvent par quelques dégâts corporels. Je vais vous conter l'une d'elles qui, par sa rigueur et les enjeux en cause, constitue la quintessence de tous nos autres combats de cette taille. Elle est entrée dans notre histoire de *la Patrouille* sous le nom de *La Bataille de la côte de la gare*.

Mais auparavant, je voudrais ouvrir une large parenthèse, car qui dit *bataille* dit *armes*, *combattants* et *formation aux combats* (entraînement). Tout cela demande un commentaire spécifique.

Commençons par les ARMES. Bien entendu, l'arme de base était le lance-pierre redoutable quand il était utilisé par des

mains expertes. D'apparence un engin rudimentaire, il était en fait très ouvragé, nécessitant une longue et minutieuse préparation. Rien à voir avec les deux branches en forme de V prolongées par un manche approximatif manipulé par des profanes. Sa confection reposait tout d'abord sur le choix du *bois*. Pour cela, il fallait impérativement rechercher sur un frêne (bois souple et solide), une branche d'environ 1 cm 1/2 d'épaisseur comportant à son extrémité trois fourches d'une épaisseur d'environ un cm pour chacune d'entre elles. On coupait la fourche du milieu au ras des deux autres qui étaient attachées entre elles et ensuite coupées à environ 20 cm. Nous les mettions au four du foyeu à charbon de la cuisine pour que la chaleur fixe définitivement la courbure souhaitée. On coupait alors à environ 10 cm le «*manche*» pour obtenir un ensemble ayant la silhouette d'un «*verre de Bordeaux*» (Y).

Ensuite il fallait tailler *les élastiques* (que nous appelions *gomm*es) obligatoirement prélevées sur une chambre à air de caoutchouc naturel (fruit de l'hévéa), émanant d'une roue de voiture. Il est vrai que le caoutchouc synthétique n'avait pas encore fait son apparition, du moins dans le commerce courant. Ces élastiques, attachés à l'aide de *gommelettes* à chacune des extrémités du *bois* étaient reliés à un morceau de cuir, taillé en parfait arrondi, pour y être également attachés à chacune de ses extrémités (également par un jeu de *gommelettes*). Petit détail, il fallait que ces dernières, taillées très fines, proviennent d'une chambre à air de vélo évidemment de caoutchouc naturel !

Enfin, un élément capital: il était indispensable que la taille des *gomm*es soit effectuée d'une manière impeccable : 1 cm environ de largeur sur une longueur de 20 cm sans le moindre accroc ! (on disait *krotch*).

L'œuvre achevée était pour nous une véritable compagne d'aventures, objet de tous nos soins, notamment pour le

remplacement de certains éléments (cuir, gommages, etc...) quand la nécessité s'imposait. Nous la portions généralement pendue autour du cou.

La conception d'un véritable lance-pierre exigeait plusieurs heures de travail. Aussi, comme j'ai eu l'occasion de le préciser, nous avions toujours sur nous deux lance-pierres : le vrai... et un faux, réalisé un peu à *l'emporte-pièce* et destiné à la *Maréchaussée*. En effet, cette dernière et en particulier l'ineffable gendarme Récalde exigeait toujours, en premier lieu, lorsqu'elle nous coinçait lors d'une bagarre, la remise de l'objet en question.

Ainsi, j'ai vu Récalde, à qui j'avais échappé à travers champs, venir à l'école, à l'heure de la récréation, pour récupérer un lance-pierre qu'il avait juré de me confisquer. Evidemment, il obtint satisfaction, mais s'en alla avec le *faux* sous l'œil amusé de ma maîtresse. C'était aussi l'heureuse époque pour les gendarmes !

Pour ce qui est de la récupération du matériel indispensable à la confection de notre engin fétiche, nous avons un pourvoyeur en la personne d'un réparateur de vélos : M. Daubas, qui nous ouvrait la réserve de son atelier, indescriptible capharnaüm, où l'on trouvait de tout ! Le maître des lieux, personnage haut en couleur, toujours joyeux, nous avait pris en affection et nous le lui rendions bien ! Hormis l'incontournable lance-pierre, chaque membre de la *Patrouille* disposait, pour les combats rapprochés, d'une arme *blanche* dont le choix lui appartenait. Personnellement, j'avais opté pour une épée taillée dans une branche de palmier nain. Pourquoi du palmier plutôt que du noisetier ? Parce que le palmier est plus souple et plus léger. Je l'avais améliorée par la pose d'un protège main qui n'était autre qu'un bouchon de liège, percé en son centre, vestige d'une série de bouchons qui servaient au maintien, en surface, de la partie haute des filets

de pêche. Passée à la ceinture, cette épée, dans mon esprit, me faisait passer pour un émule de mousquetaire du Roi, en l'occurrence, d'Artagnan ! ("*Les trois mousquetaires*" de Dumas, *faisaient partie de mes rares livres de chevet*).

Jeannot, lui, avait jeté son dévolu sur un gourdin, chapardé chez le menuisier du quartier et qu'il avait renforcé, à son extrémité, par une série de clous recourbés. Mais la plus originale de nos *armes blanches* était celle de Raymond, qui n'était ni plus ni moins que le *fer central - un peu rouillé - d'une rôtissoire*.

Le chapitre des ARMES étant clos, passons à celui des COMBATTANTS. La *Patrouille des Sioux* avait une particularité : comme une armée mexicaine, tout le monde était *gradé* ! Jeannot et moi étions *capitaines* aux prérogatives égales et les autres copains *lieutenants*. Même mon jeune frère Pierre et son inséparable Dédé étaient gratifiés du grade de *sergent*. Mais si tout ceci était symbolique cela voulait surtout signifier que tous les membres de la Patrouille, valaient mieux qu'un simple soldat !

A ma connaissance, il n'a jamais existé de Saint Cyr champêtre pour la formation des chefs de groupes de gamins ! Ceux-ci émergeaient tout naturellement du lot, tout d'abord pour leur adresse au maniement du lance-pierre, puis par leur autorité et leur esprit d'initiative lors des combats.

Ajoutez à cela, une bonne dose d'expérience et de réflexion dans les stratégies à suivre et vous êtes proches des trois galons octroyés. Certes, retrouver toutes ces qualités de chef chez un seul gamin de 12 à 14 ans relevait de l'utopie ! mais quand on s'y met à deux, comme Jeannot et moi, on pouvait s'y rapprocher !

D'ailleurs, notre double capitonat n'avait jamais été contesté : nous avons su créer un lien d'estime et de confiance entre tous, en fait, une vraie proximité humaine. C'est pour

cela que nos échecs - car nous en avons - étaient aussi bien admis que des victoires !

Enfin, dernier point : la FORMATION DES COMBATTANTS. Partant du principe qu'une troupe combattante, pour être efficace, doit être bien entraînée, elle devait donc être soumise, lors de ces entraînements, aux mêmes conditions que celles d'un véritable combat. Nous ne lésinons pas sur les méthodes !

Le grand parc du quartier, dont j'ai souvent parlé, abritait, à proximité d'un bassin, une petite maison, dotée d'une porte et d'une fenêtre, dont l'usage initial nous demeurait inconnu. Selon toute vraisemblance, elle devait être utilisée, avant la guerre, comme *maison de campagne*, pour des repas champêtres de son propriétaire. Quoi qu'il en soit, pour nous, elle constituait un lieu idéal d'entraînement au combat ! Une équipe l'attaquait, l'autre la défendait. C'était évidemment des combats collectifs *entre membres de la Patrouille des Sioux* et chacun y mettait tout son cœur : aussi les bosses et les éraflures sanglantes étaient monnaie courante.

Mais nous avons également des combats individuels dont le pittoresque côtoyait parfois le tragique...

Ainsi, un jour, Manuel et moi combattions à l'épée (non mouchetée) dans la plus pure tradition des duels à la *Dumas*, l'un, à force de sauts, d'esquives ou de *pointes*, essayant de toucher l'autre : combat sans retenue, *l'honneur* de chacun était en jeu ! Soudain, après une esquive, je me *fendis*, et je vis Manuel s'effondrer portant la main à son œil droit et qu'il retira complètement ensanglantée ! Un long filet rouge courait sur sa joue et se perdait sous le col de sa chemise. Nous nous précipitâmes avec deux copains pour relever Manuel et surtout pour localiser l'endroit de sa blessure. A mon grand soulagement, son œil était ouvert mais une profonde plaie s'ouvrait à un centimètre au-dessous ! Centimètre béni qui

avait sauvé l'œil ! Ce jour-là, tout le monde rengaina sagement son épée et nous conduisîmes Manuel chez le pharmacien. Il lui fit un pansement et en conclusion nous dit :

- Dites les enfants, on peut dire que l'œil de votre copain l'a échappé belle!

Pour les entraînements à venir, il fut convenu que nous mettrions une protection de liège à l'extrémité de nos épées... Une autre fois nous décidâmes, Jeannot et moi, de nous mettre mutuellement au défi en combattant l'un contre l'autre au lance-pierre... mais en utilisant pour cela, comme je l'ai déjà souligné, des boules vertes, fruits des troènes, petits arbustes très prisés pour la confection des haies ; les cailloux étant vraiment trop dangereux pour servir de projectiles d'*entraînement*. Placés à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre, nous nous mîmes à nous bombarder de boules vertes en courant pour nous abriter, entre les touffes de rosiers, les massifs d'hortensias ou les bouquets de roseaux Et brusquement, le coup dur !... (au sens propre du terme!). Je vis Jeannot porter la main à sa joue gauche en poussant un hurlement : manifestement, une boule verte avait malencontreusement atteint son but !

Bien entendu, j'eus droit à une bordée d'injures que je résumerai par une courte phrase :

- Espèce de salaud, tu as fait exprès de me viser et ce ne sont plus des boules vertes que je t'envoie maintenant mais de vrais cailloux !

Effectivement, deux pierres passèrent à quelques centimètres de ma tête dans le sifflement très caractéristique du passage de ce genre de projectile.

- Jeannot, ne fait pas le c... lui criai-je, je t'assure que je ne l'ai pas fait exprès ! Bon sang, crois-moi !

Autant raisonner une vache landaise lancée à pleine vitesse ! Aussi, je battis prestement en retraite en zigzaguant pour



échapper à l'agressivité de la caillasse dont Jeannot m'arrosait copieusement. Heureusement que j'avais toujours eu une pointe de vitesse un peu supérieure à celle de Jeannot, ce qui me permit de rejoindre le seul endroit où Jeannot n'irait pas me poursuivre : ma maison !

Je passai rapidement à travers la cuisine sous l'œil médusé de ma grand-mère :

- Déjà là, Jean !
- Oui Mamée, j'ai un besoin pressant d'aller aux toilettes
- Tiens, habituellement tu ne rentres pas si rapidement pour cela !...

Ma grand-mère avait parfaitement compris qu'il y avait quelque part *de l'eau dans le gaz*, mais se garda bien de poser des questions : affaire d'habitude...

J'attendis prudemment le début de l'après-midi pour rejoindre Jeannot chez lui. Effectivement, sa colère était passée, mais il arborait une magnifique rougeur marbrée de petits vaisseaux rosâtres sur la joue gauche.

- Tu vois ton travail, me lança-t-il, un brin rancunier.

Excuses, regrets - un peu affectés - tapes sur l'épaule et la réconciliation était scellée. Nous étions redevenus les deux inséparables copains... que nous n'avions jamais cessé d'être !

Après cette longue parenthèse, fermons-la (*Je parle de la parenthèse*) pour en revenir à la relation de ce fameux *combat de la Côte de la gare*. En cette belle matinée d'octobre, Jeannot et moi revenions d'une fructueuse partie de pêche aux anguilles, quand nous tombâmes nez à nez sur Bernard, Raymond et Manuel, en fort piteux état.

- Oh les gars, que vous est-il arrivé ? Vous vous êtes battus, ou quoi ?

- Jean, tu ne peux pas si bien dire! Figurez-vous que nous étions tous les trois en train de remettre un peu d'ordre et à organiser notre nouveau blockhaus du haut de la rue, quand sans crier gare, une forte équipe des *Masques Jaunes* nous est tombée dessus. Nous ne les avons pas vu venir à travers les taillis. Nous nous sommes bien défendus. D'ailleurs, vous le voyez ! Mais ils étaient trop nombreux et il nous a fallu battre en retraite en les laissant sur place.

Bon, pas de panique, nous sommes à présent cinq. Nous avons nos lance-pierres. Allons voir cela.

Dix minutes après, à la suite d'une approche silencieuse et *camouflée*, nous débouchâmes dans le blockhaus en poussant des cris de guerre !

Personne... Les *Masques Jaunes* s'étaient volatilisés... Par contre, quel carnage dans notre repaire bétonné ! Tout avait été saccagé... et comble de l'outrage, une *grosse commission* avait été déposée au milieu de l'entrée ! (Nous l'avions évitée de justesse lors de notre brusque intrusion).

Je ne vous dis pas la bordée de jurons et de propos vengeurs qui jaillirent de nos poitrines !

Nous ne pouvions évidemment pas laisser cette provocation sans réagir ! Il fallait absolument monter une expédition punitive dans les plus brefs délais et rendre aux *Masques Jaunes* la monnaie de leur pièce... plus les intérêts !

Nous décidâmes de réunir notre *grand conseil* pour le lendemain, dans la petite maison du parc, afin de déterminer où et comment notre contre-attaque devait être organisée. Comme convenu, le *tam-tam* ayant joué d'urgence, le lendemain toute l'équipe était là au grand complet. Le débat fut bref : accord unanime pour une intervention rapide sous peine de passer pour des lâches.

Mais où attaquer les *Masques Jaunes* ? On ne pouvait tout de même pas les *convoquer*... Bernard prit la parole :

- Par un copain j'ai appris que dans deux jours, dans l'après-midi, les *Masques Jaunes* projetaient de nous attaquer en empruntant la route de la gare pour nous flanquer une nouvelle raclée en profitant de notre désarroi... supposé !

- Bernard, es-tu sûr de ton copain ? N'est-ce pas un *mouchard* ?

- Non, il s'agit de Vincent, nous le connaissons bien je crois

Effectivement, nous connaissons Vincent, peut-être pas «*bien*», mais pour nous, c'était un *pacifique* préférant à la bagarre, la chasse aux grillons et aux papillons !

- Bon les gars, voilà l'occasion inespérée, dis-je. Nous allons tendre une embuscade aux *Masques Jaunes* en haut du chemin de la gare : il y a d'abondants ronciers et pas mal d'arbustes pour se cacher. Il faut qu'après-demain tout le monde soit là en début d'après-midi, car cette bataille risque d'être chaude... très chaude même. Le jour dit, *la Patrouille*, au grand complet, était présente au pied de la côte, prête à en découdre et à flanquer à nos adversaires une *peignée* dont ils se souviendraient.

Toutefois, par prudence, Jeannot et moi, décidâmes d'envoyer Manuel faire une reconnaissance discrète avant d'entamer l'action. Un quart d'heure plus tard, notre *éclaireur* était de retour au grand galop. Le visage consterné, il nous rapporta :

C'est foutu les copains, les *Masques Jaunes* sont en haut de la côte. Ils s'apprêtent à descendre, mais apparemment ils attendent encore du monde !

- T'ont-ils vu ?

- Tu penses que oui, j'étais au milieu de la route !

Je pris Jeannot à l'écart et après un bref échange de vue, nous décidâmes qu'il fallait tout de même y aller. Le reste de l'équipe acquiesça. Tant pis pour l'embuscade !

Et nous partîmes à la rencontre de l'ennemi.

Arrivés à la mi-côte, nous fûmes accueillis par une grêle de projectiles et contraints, tout en ripostant, à nous égailler dans les taillis bordant la route.

La situation se présentait fort mal : nous étions, à mi-chemin et surplombés par l'adversaire. De ce fait, aucun de nos mouvements ne pouvait lui échapper. Nous étions à découvert et de plus, il était largement pourvu en *munitions* grâce à la présence d'un tas de gravier déposé par les cantonniers municipaux pour une prochaine réfection de la chaussée.

Le combat, jusqu'ici au lance-pierre, durait depuis une bonne demi-heure : Raymond saignait du front, j'avais reçu au niveau du coude gauche un projectile qui engourdissait tout mon bras. Jeannot avait une estafilade sur la joue droite... et la bataille était toujours aussi intense... Je commençais à m'inquiéter : nos munitions diminuaient et je craignais surtout une attaque en force de la part de nos adversaires qui nous tomberaient dessus en profitant de *la pente* en leur faveur. Ils risquaient ainsi de nous submerger.

- J'appelai Jeannot qui, accroupi, me rejoignit.

- Ecoute Jeannot, si nous ne bougeons pas, ils vont finir par nous *user*. Il faut monter une contre-attaque pour les *envelopper*. Je me propose de partir avec Manuel, Bernard et Michel pour les prendre à revers : c'est la seule solution pour s'en sortir.

- OK Jean, vas-y. Je tiendrai le terrain avec les autres.

Et nous voilà partis tous les quatre à travers les broussailles qui nous dissimulaient. Nous traversâmes le petit bois de Semelin (celui du hibou), débouchâmes dans un champ de maïs que nous traversâmes, cachés, sur toute sa largeur... pour arriver derrière l'adversaire. Ouf !... Nous vérifiâmes rapidement nos armes et, à grands cris, c'est un groupe de

forcenés qui tomba sur l'ennemi à l'endroit et au moment où il s'attendait le moins.

Un net flottement parcourut les rangs de ses combattants. Première victime : Jacques, le commandant en second des *Masques Jaunes* qui, en un tour de main fut fait prisonnier !

Profitant toujours du flottement de l'adversaire, Jeannot nous entendant, attaqua à son tour avec le reste de l'équipe ce qui conduisit les *Masques Jaunes* à décrocher et à refluer vers le surplomb de la côte, cédant ainsi le terrain.

Nous étions provisoirement vainqueurs, grâce, en particulier, à la notoriété de notre prisonnier. Mais notre situation n'en était pas pour autant meilleure. Nous étions toujours surplombés par un adversaire qui avait, certes reculé, mais qui était loin d'être débandé.

- Ecoute Jean, me dit Jeannot, nous ne pouvons pas rester là. Il serait bon de se replier sur Gozoa : le terrain nous y est propice et nous nous battons sur un site bien connu.

- D'accord, Jeannot, retirons-nous.

Bien entendu la retraite se fit en bon ordre. Le combat continuait selon la technique bien connue du *combat en continu* : un groupe se bat pendant qu'un autre se retire pour former une nouvelle ligne de défense permettant ainsi au groupe précédent de *retraiter* et ainsi de suite jusqu'à notre point d'arrivée, en l'occurrence : Gozoa.

Il est évident que pour les *Masques Jaunes*, nous étions bel et bien en situation de recul et ils nous suivaient pour l'hallali final. Mais sur le site de Gozoa, tout changea. *Les Sioux* prirent position derrière chaque fenêtre et, bien que dépourvu de pont-levis, l'immeuble se transforma, en un rien de temps, en forteresse inexpugnable.

Il fallait toutefois résoudre le problème de notre prisonnier, peu enclin à la collaboration ! Nous décidâmes de l'enfermer dans des toilettes en bloquant la porte avec le dossier d'une

chaise. Plein de fureur, il démontra la lunette abattante des W.C. et s'en servit pour essayer de défoncer la porte, qui très solide ne céda pas, et le bruit que faisait Jacques en s'obstinant à cogner à tour de bras nous renseignait constamment sur l'efficacité de son lieu de détention. Inutile d'aller voir !

Et le combat continua... une heure... deux heures...

Nous avons, poussé vers une porte-fenêtre donnant sur un balcon, une armoire à glace, ce qui nous permettait de suivre les mouvements de l'ennemi sans risquer d'être pris pour cible. Manœuvre astucieuse... jusqu'à ce qu'un projectile, bien ajusté, fit voler en éclats la belle glace observatrice.

Nous avons également inventé une arme qui voulait s'apparenter, mais de fort loin, aux fameuses *orgues de Staline* de la guerre : batteries de bombardements terrestres russes, constituées de fusées explosives alignées en séries dans des «*tubes*» et aux résultats ravageurs quand elles étaient lancées sur l'ennemi.

Notre *orgue*, ô combien plus modeste, était constitué de quatre fusées (prélevées sur notre stock) attachées chacune à l'un des quatre pieds d'une chaise couchée sur le dos. La mise à feu s'effectuait, selon la coutume habituelle, au moyen d'une mèche d'allumage introduite à la base de la fusée, perforée d'un trou, c'est-à-dire dans la partie contenant la poudre. Les cordons d'allumage étaient évidemment coupés de longueurs différentes afin que, compte tenu du temps de la mise à feu, le départ des fusées fut à peu près simultané.

Une autre chaise, couchée, constituait l'affût de l'engin propulseur. La mise à feu opérée, le boucan provoqué par le départ des quatre fusées et l'ampleur de la fumée dégagée ne nous permit pas d'apprécier le résultat de l'impact d'arrivée !... ni l'effet psychologique produit chez l'ennemi... Néanmoins compte tenu de l'intensité soutenue des projectiles que nous

recevions, nous en conclûmes que l'effet de notre *orgue* ne fut guère déterminant dans la poursuite du combat !

A ce stade de l'affaire, il nous fallait, une fois de plus, trouver une solution au conflit sinon la nuit venue cela se terminerait par un match nul, ce que nous ne voulions pas.

- Dis Jean, me murmura Jeannot avec un regard entendu, et si nous renouvelions la manœuvre d'encercllement qui nous a si bien réussi tout à l'heure dans le combat de la côte de la gare ?

- D'accord Jeannot, mais ils vont se méfier. Alors écoute-moi : tu pars avec trois copains par l'arrière de Gozoa. Le boulevard de la plage n'est pas surveillé par *les Masques* et en faisant le tour par le chemin de l'église, tu peux les surprendre par derrière. Il te faut bien un bon quart d'heure pour cela. Passé ce délai, je feins une sortie avec le reste de l'équipe en faisant le maximum de vacarme et en envoyant trois ou quatre fusées. Il est à peu près certain que tous les *Masques Jaunes* vont se regrouper pour nous bloquer. Alors tu attaques à fond sur leurs arrières et, moi aussi, de face, en faisant le maximum de tintamarre. Tu pars avec nos meilleurs tireurs !

Et bien, croyez-moi, l'affaire réussit au-delà de nos espérances : les *Masques Jaunes* qui - nous le saurons plus tard - avaient quelques blessés, dont un assez sérieux (arcade sourcilière ouverte) pris entre deux feux, cédèrent soudain et battirent en retraite : ce ne fut pas une débâcle, comme nous le souhaitions, mais un *repli* stratégique précipité ! La nuit tombait, nous étions maître du terrain. L'ennemi avait disparu. Nous étions vainqueurs et vengés...

Nous relâchâmes évidemment Jacques, dont nous ne savions d'ailleurs que faire, en lui rendant, magnanimement son lance-pierre !

Le plus dur fut de rentrer à la maison dans le piteux état dans lequel nous nous trouvions. C'est extraordinaire combien les pères montrent beaucoup plus de compréhension que les mères, ou les grands-mères, dans de telles circonstances !

Le lendemain, toute *la Patrouille* se retrouva à Gozoa, pour se congratuler mutuellement, pour *refaire* la bataille... et pour remettre de l'ordre dans les lieux.

Et puis, dans un faux air indifférent, Raymond prit la parole :

- Dans les grandes circonstances, et nous venons d'en vivre une, les indiens fument généralement le *calumet de la paix*, d'accord c'est une formule, mais je crois que nous avons mérité d'en faire autant.

Bien entendu l'approbation fut générale. Mais pour cela il fallait d'abord *un calumet* ! Pour nous ce ne fut pas une difficulté insurmontable. C'est là que l'on voit que l'imagination enfantine n'a pas de borne ! Il suffit de couper une branche de bambou assez volumineuse et la scier au-dessous immédiat d'un nœud. Puis de scier le reste de la branche à environ cinq à six centimètres au-dessus de ce même nœud et vous obtenez ainsi un genre de *godet* qui constitue le *corps* de la pipe (ou du calumet). Pour obtenir *le fumeur*, il suffit de tailler dans une branche qui supporte des feuilles : elles sont toujours creuses à l'intérieur, de faire un trou avec une vrille à la base du *godet* et d'y introduire l'extrémité d'une vingtaine de centimètres de la branche creuse pour obtenir un excellent calumet ! Voilà, le tour est joué !

Reste le problème du tabac. Là, l'affaire est un peu plus délicate. Il était inutile de chercher du véritable tabac, car c'était une denrée rationnée et pratiquement introuvable ! Mais à nos yeux, il restait un succédané que nous transformâmes en *équivalence* : la *barbe* des épis de maïs !...



En effet tous les épis de maïs produisent, à leur extrémité une courte *chevelure* sombre que l'on dénomme (du moins, nous) *la barbe*. Il suffisait de la récupérer et de l'exposer au soleil pour qu'elle perde un peu de son humidité et voilà, à nos yeux, un excellent tabac.

Réunis en «*rond*» dans la grande salle à manger de Gozoa, nous bourrâmes notre calumet de *tabac/barbe à maïs*, délicatement ciselé et, à tour de rôle, nous pompâmes chacun de larges bouffées...

L'ambiance était joyeuse, détendue... et puis *au bout d'un certain temps*, comme dirait un célèbre humoriste, je sentis que mon estomac commençait à *chercher son cap*. Je me penchai vers Jeannot :

- Dis Jeannot, je me sens un peu barbouillé...

- Je ne voulais pas t'en parler Jean mais moi aussi, je ne me sens pas bien...

Et puis, peu à peu l'entrain de l'assemblée commença à battre de l'aile ; on sentait que le tonus général vacillait sur ses bases...

Le premier, Bernard, se retira pour aller délester son estomac, suivi peu de temps après par Michel... et peu à peu l'équipe commença à s'égailler...

- Bon les copains, je rentre...

- Moi aussi... renchérisait un autre...

Je laissais Jeannot, peu brillant, sur le pas de sa porte et rentrai à la maison pour prendre discrètement le chemin... des toilettes.

De toute évidence, *la barbe de maïs* ne valait pas le tabac de VIRGINIE ! Vainqueur au combat, la *Patrouille des Sioux* avait été vaincue par les effluves sournois d'une vulgaire céréale ! Il en resta, néanmoins pour moi un point très positif : jamais au

cours de mon existence je n'ai touché à une cigarette... et encore moins à une pipe...

Nous eûmes d'autres combats, d'autres escarmouches, d'autres victoires... et d'autres défaites, d'autres petits *riens* qui faisaient le piment de nos journées de gamins...

Et puis, un jour ma mère me dit:

- Demain Jean, nous irons à Bayonne chez Thiery (c'était un marchand de vêtements) pour t'acheter des pantalons longs...

Alors confusément, avec ces *pantalons longs*, je compris qu'une page de ma vie se tournait : j'allais quitter l'enfance pour entrer dans un autre *univers*.

D'autres aventures m'y attendaient, plus calmes, plus intimes aussi... mais cela est une autre histoire...

**FIN**

## Sommaire

AVANT-PROPOS	5
OCCUPATION OU COHABITATION ?	7
LE FANTÔME DE LA VILLA GOZOA	28
L'AFFAIRE GOZOA	36
REPRÉSAILLES	44
PÊCHE DE L'ANGUILLE "AU PARAPLUIE"	54
LA CAVERNE D'ALI BABA ou NOEL AU MOIS D'AOUT	55
JEUX INTERDITS	61
<i>Déminage</i>	61
<i>Hector et le hibou</i>	68
<i>La pêche aux anguilles</i>	75
<i>Jeannot et la fusée</i>	79
<i>La course des bœufs</i>	82
LE VIEUX POÊLE ET LA FUSÉE	85
FAITS DIVERS ...	87
<i>La caisse mystérieuse</i>	87
<i>Drôle de soupe</i>	91
<i>Histoire à vous couper le souffle</i>	94
<i>Un festin de roi</i>	97
<i>La chasse au filet</i>	101
LA PETITE ARMOIRE... ET MOI	104
LA BATAILLE	107